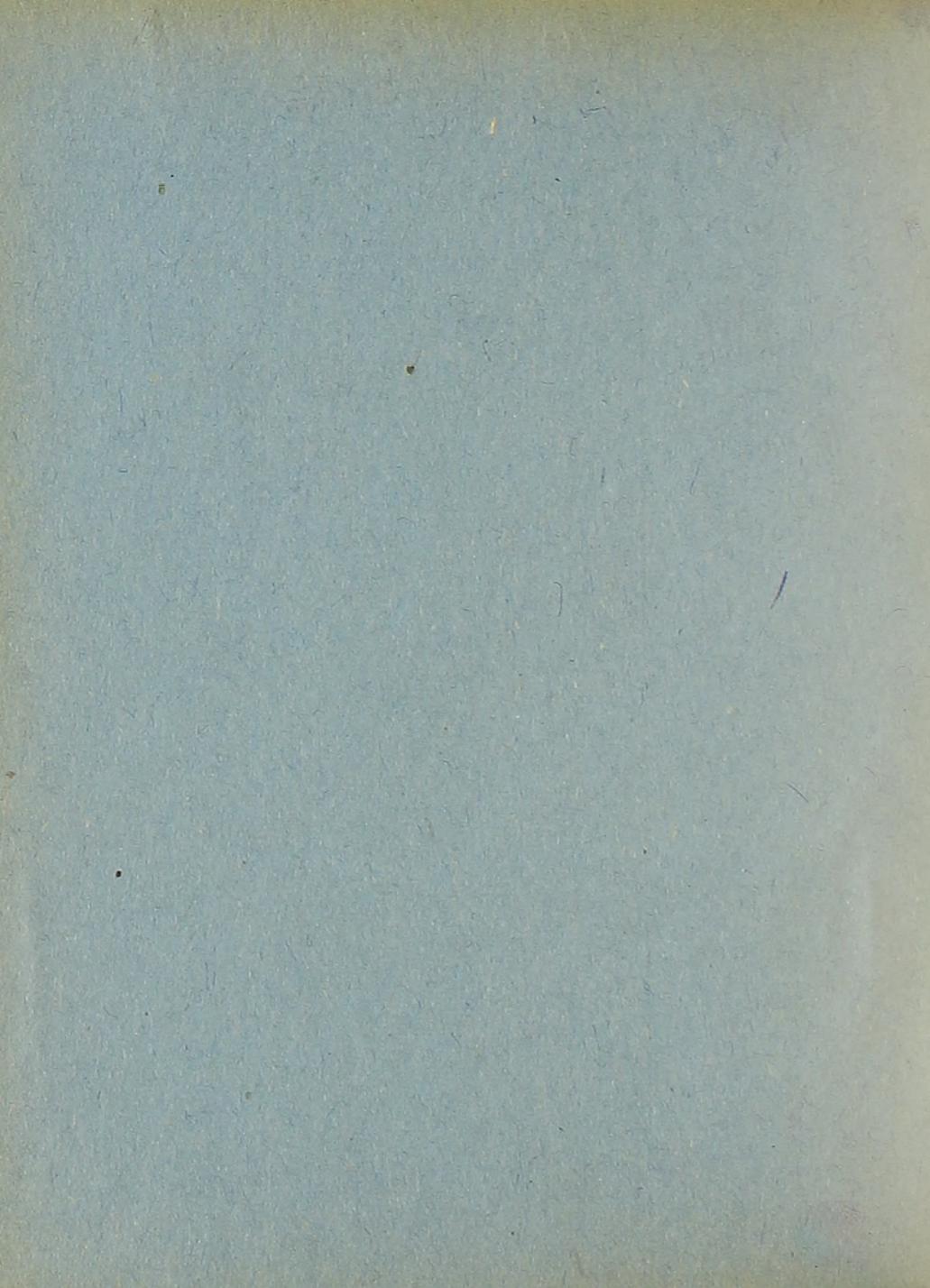


1166 62

BOPPE.

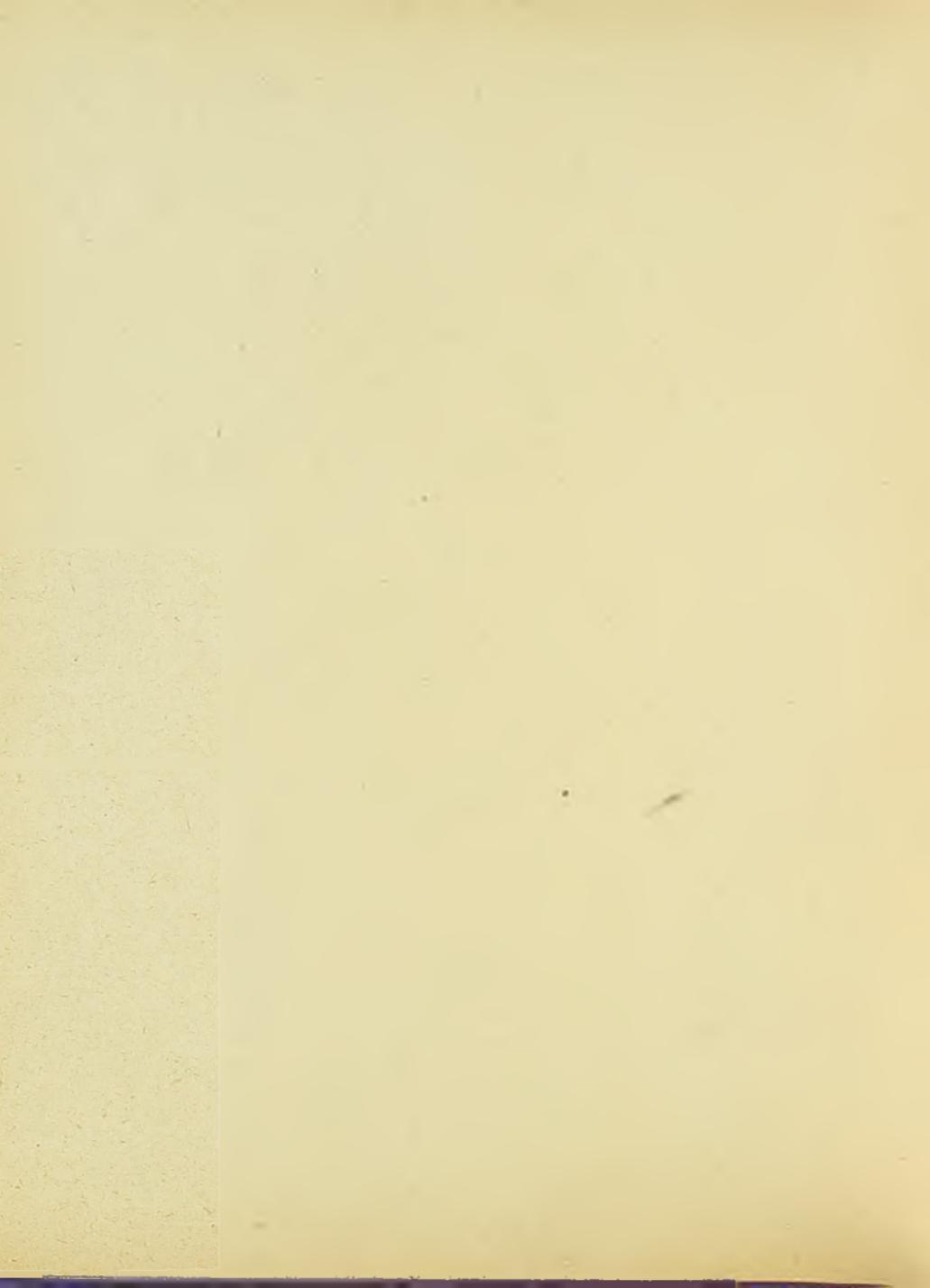
A LA SUITE

DU GOUVERNEMENT SERBE



Луна Ћеловић
БЕОГРАД

Luka Čelović
BEOGRAD



A LA SUITE
DU GOUVERNEMENT SERBE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DOCUMENTS inédits sur les relations de KARAGEORGES avec NAPOLÉON I^{er} (1809-1814). Un vol. in-8. Belgrade, 1888. Imprimerie de l'Otaichbina.

A la Librairie Hachette et C^{ie}

LES PEINTRES DU BOSPHORE AU XVIII^e SIÈCLE. Un vol. in-16. (Couronné par l'Académie française).

L'ALBANIE ET NAPOLÉON (1797-1814). Un vol. in-16. (Couronné par l'Académie française.)

A la Librairie Plon

CORRESPONDANCE inédite DU C^{te} D'AVAUX (Claude de Mesmes) AVEC SON PÈRE. Jean-Jacques de Mesmes, S^r de Roissy (1627-1642). Un vol. in-8.

JOURNAL DU CONGRÈS DE MUNSTER, (1643-1647), par François OGIER, aumônier du C^{te} d'Avaux. Un vol. in-8, avec un portrait.

JOURNAL ET CORRESPONDANCE DE GÉDOYN « le Turc » consul de France à Alep (1623-1625), Un vol. in-8.

T. 6-6

62

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 45082
AUGUSTE BOPPE

A LA SUITE
DU
GOUVERNEMENT
SERBE

DE NICH A CORFOU

20 *Octobre* 1915 — 19 *Janvier* 1916

(UNE CARTE ITINÉRAIRE)



ÉDITIONS BOSSARD

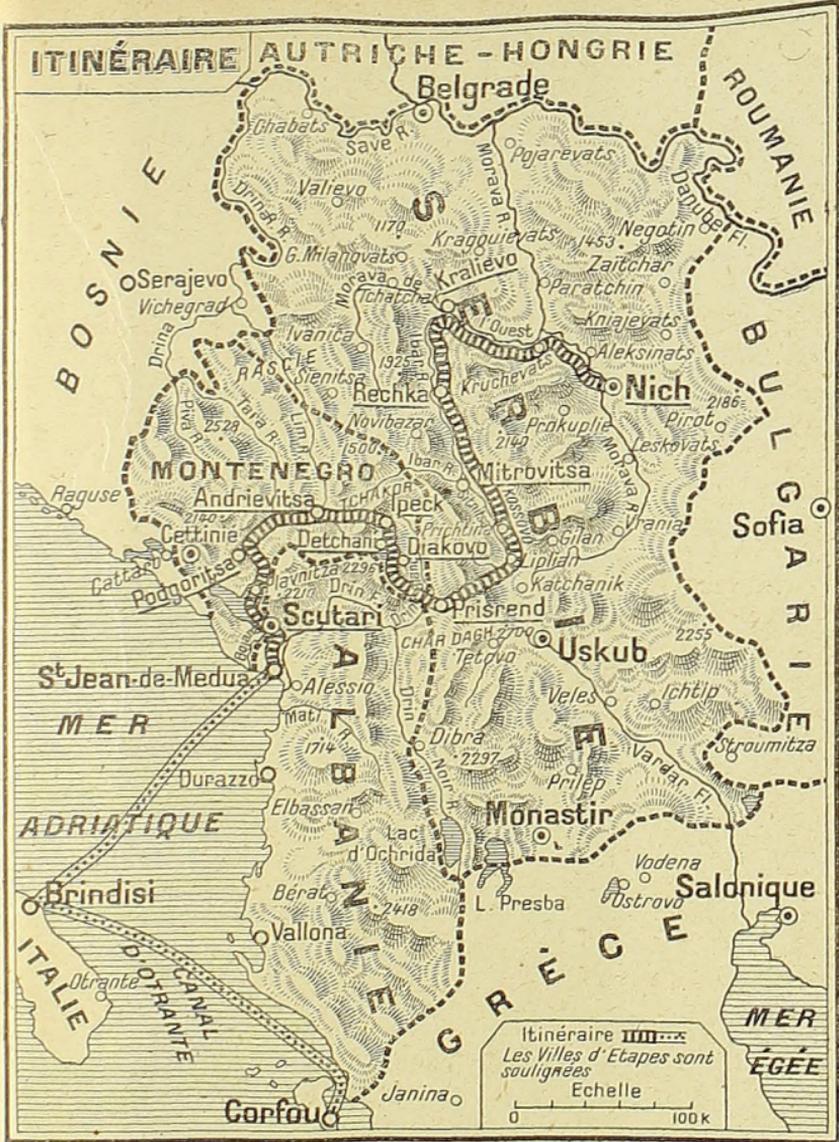
43, RUE MADAME, 43

PARIS

1917

ITINÉRAIRE

AUTRICHE - HONGRIE



Itinéraire **— — — — —**
 Les Villes d'Etapes sont soulignées
 Echelle
 0 100K



I

DE NICH A KRALIÉVO

« Nous ne partirons que quand nous entendrons le canon tonner sur la ville, » répétait le président du Conseil serbe lorsque, après l'agression simultanée des Austro-Bulgaro-Allemands, il envisageait ce que ferait le gouvernement dans l'éventualité d'une avance des Bulgares sur Nich.

Mais si M. Pachitch et ses collègues tenaient à rester à leur poste jusqu'à la dernière minute, ils se rendaient compte qu'ils ne seraient peut-être pas, au moment de leur départ précipité, en état d'assurer la

sécurité du corps diplomatique accrédité auprès du Gouvernement royal, et ils avaient cru nécessaire de se préoccuper de son transfert, en même temps que de celui des principales administrations et des archives de l'État. La ville qui, depuis le 26 juillet 1914, remplaçait Belgrade comme capitale de la Serbie, était en effet trop rapprochée de la frontière pour que certaines mesures de précaution ne fussent pas prises aussitôt après la déclaration de guerre de la Bulgarie à la Serbie.

Désirant rester en contact étroit avec le Régent, avec le quartier général et avec l'armée, le Gouvernement voulait, s'il était obligé de quitter Nich, ne se fixer que dans une ville qui eût joué un rôle dans l'histoire nationale de la Serbie. Kraliévo, ou Karanovats, répondait à ces vues ; mais comment installer, dans cette ville de trois mille habitants, le corps diplomatique à côté des ministres serbes ? Kraliévo n'offrirait pas assez de ressources pour cela ; aussi M. Pachitch fit-il connaître que le Gouvernement, quand il se déplacerait, ne prendrait avec lui que

les ministres des quatre Puissances de l'Entente, avec un seul secrétaire par légation : « Nous irons, disait-il, dans des localités où nous aurons tant de mal à nous loger, à nous nourrir et à trouver des moyens de transport qu'il est indispensable de réduire notre personnel au strict minimum. » Il fut donc décidé que les agents en surnombre des légations d'Angleterre, de France, d'Italie et de Russie, iraient, avec les ministres de Belgique, de Grèce et de Roumanie et leur personnel, à Monastir, ville choisie par le Gouvernement pour y transférer ses services.

Mais tandis que ces dispositions se prenaient, la population s'inquiétait ; les Serbes avaient appris l'interprétation que la Grèce donnait à son traité d'alliance ; ils constataient qu'à l'abandon de la Grèce s'ajoutait le silence de la Roumanie ; ils se voyaient seuls contre trois ennemis puissants ; malgré tout leur courage, ils souhaitaient anxieusement d'être secourus par les Alliés. Le 6 octobre, Nich s'était pavoisée pour faire fête au ...^e régiment de ligne dont le général

Bailloud avait officiellement annoncé l'arrivée au Gouvernement, et la Serbie entière, en dépit de la prise de Belgrade par l'artillerie lourde allemande, frémissait d'espérance à la pensée que ce premier régiment serait bientôt suivi par d'autres « Franzousi » qui viendraient combattre côte à côte avec les soldats paysans de la Choumadia et du Timok. Le contre-ordre donné à Salonique causa une profonde déception.

Bien des Serbes déjà partaient pour Salonique ou y envoyaient leur famille ; le souvenir des atrocités commises par les Austro-Hongrois au cours de leur offensive de 1914 hantait encore les imaginations des milliers de gens qui, alors, avaient dû abandonner leurs foyers de Chabatz, de Losnitza, de Belgrade et s'étaient fixés à Nich et dans les petites villes des environs, Alexinats, Leskovats ou Vranja. La crainte des Bulgares disposait ces malheureux à un nouvel exode ; à leur exemple, la panique s'empara des habitants de Nich, dont beaucoup allèrent établir leurs familles à Prokouplié, à Kour-

choumlié et dans les villages de cette région montagneuse qui leur paraissait devoir rester inaccessible aux armées ennemies. Nich peu à peu se vidait.

Le 14 octobre 1915 avait été fixé pour le départ de ceux des membres du corps diplomatique qui devaient être transportés à Monastir, avec les archives de l'État et le personnel des principales administrations. La fatalité voulut que le train spécial commandé à cet effet par le ministère des Affaires étrangères ne pût être prêt, tous les wagons disponibles ayant été réquisitionnés par l'autorité militaire. Le départ fut remis au surlendemain 16 octobre ; mais si alors le train fut prêt, la voie n'était plus libre ; les Bulgares l'avaient coupée à Vranja. Il n'était plus possible de se rendre à Monastir en chemin de fer, car jamais on ne trouverait assez d'automobiles pour aller par Prokouplié, Pristina et Ferizovitch, rejoindre la voie ferrée à Uskub.

Après quelques hésitations, M. Pachitch décida que l'on conduirait à Tchatchak, im-

portant chef-lieu de département, à deux heures de Kraliévo, tous ceux que les circonstances avaient empêché de transporter à Monastir ; ils partiraient le 18 octobre. Les villes de la Morava de l'Ouest : Kruchevats, Terstenik, Kraliévo, Tchatchak, devinrent alors l'asile de milliers de réfugiés ; on se croyait en sécurité dans cette vallée protégée par les montagnes de Rudnik et à l'écart de la grande route traditionnelle d'invasion. Des centaines de femmes de fonctionnaires, de professeurs, d'officiers, vinrent y chercher refuge en s'établissant principalement aux bords de Vrntzé et de Ribarska.

Le 19, le Gouvernement prévint les quatre ministres alliés de se tenir prêts à partir pour le lendemain ; si en effet au Nord la situation se maintenait, elle s'était aggravée au Sud par la marche des Bulgares vers Vélès.

Le 20 octobre, un train spécial emmenait de Nich, avec le président de la Skouptchina et quelques fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères, les ministres de France,

d'Angleterre, d'Italie et de Russie à Kraliévo qui ne devait être pour eux que la première étape de l'extraordinaire odyssée dans laquelle ils allaient se trouver entraînés à la suite du Gouvernement royal serbe.

II

KRALIÉVO

Petite, propre, tranquille, dans un site riant, Kraliévo impressionne agréablement les nouveaux arrivés, heureux, après les puanteurs de Nich, de respirer cet air vivifiant ; quatre rues se rejoignent sur une place ronde : c'est le marché, le centre de la ville et c'est là qu'est le grand hôtel « de Paris ». Les habitants paraissent aisés, propriétaires fonciers de la région ou commerçants de Belgrade retirés dans ce petit endroit où la vie est facile. Leurs maisons permettent de loger assez confortablement les ministres étrangers, les administrations serbes. On déballe, on s'installe ; dans la rue, c'est un continuel

va-et-vient de gens cherchant un logis ; tout Nich est à Kraliévo ; il fait beau ; cette première journée est charmante.

Mais la physionomie de la ville change vite ; les rues se sont remplies de blessés, de réfugiés, de soldats sans armes ; cela sent la retraite. La pluie s'est mise à tomber ; Kraliévo est lugubre. L'encombrement devient gênant ; partout des chars, des voitures, des camions automobiles ; on circule à grand-peine dans la boue au milieu de bandes de soldats qui se cherchent. Des convois de réfugiés se croisent en tous sens ; ici, une foule venant des villages frontières de la Bosnie et fuyant devant l'envahisseur autrichien ; là, juchés sur d'antiques chars à bœufs, des tsi-ganes, enfants de tout âge vêtus d'oripeaux éclatants, vieilles femmes édentées, la pipe à la bouche ; leur pittoresque théorie stationne, arrêtée par un étrange convoi de bateaux et de pontons que mènent des marins russes de la mission de Tchoupria ; l'officier, esclave de sa consigne, cherche à sauver cet encombrant matériel ; sur quelle route le verra-t-il s'enlizer ?

Les nouvelles des environs deviennent mauvaises ; Ougitzé est occupé ; on se bat à Gorni Milanovats ; les Autrichiens maîtres de Valiévo menacent Tchatchak ; les Allemands approchent de Kragoujevats que le grand quartier général évacue pour se transporter à Krouchevats. De toutes parts la population reflue vers Kraliévo, prête à prendre, s'il le faut, la route qui, par la vallée de l'Ibar, mène à Mitrowitza, au chemin de fer. C'est la seule route qui va rester à la Serbie en panique : bourgeois des villes, paysans des villages, fuyant devant l'Allemand, l'Autrichien ou le Bulgare, missions sanitaires anglaises, russes, américaines, évacuées de leurs hôpitaux, infirmières françaises, marins russes ou anglais des détachements de Belgrade, prisonniers autrichiens, recrues serbes, un peuple entier marche vers Kraliévo.

Le Gouvernement est toujours à Nich d'où il supplie les Alliés de le secourir : Uskub est maintenant aux mains des Bulgares qui, d'autre part, attaquent Kniaje-

vats ; une prompte arrivée de troupes anglo-françaises pourrait seule améliorer la situation. Plusieurs fois par jour, M. Pachitch s'adresse de Nich aux représentants alliés ; il implore l'envoi immédiat de 120 à 150.000 hommes : « Si d'ici dix jours, leur fait-il dire, ce secours arrive, la Serbie pourra être sauvée ; s'il n'arrive pas ou s'il arrive trop tard, la Serbie sera écrasée, et les Alliés auront alors besoin d'expédier bien plus de troupes dans les Balkans. » Aux appels désespérés de M. Pachitch, le ministre adjoint des Affaires étrangères joint ses prières ; télégraphiant en clair, il imaginait une sorte de langage de convention. Le 22 octobre dans la matinée, le ministre de France reçoit de lui la communication suivante : « Celle que vous avez soutenue pendant quatorze mois, gravement malade ; secours prompt peut améliorer situation. Télégraphiez d'urgence amis Paris. » Quelques heures plus tard, un nouveau télégramme arrivait : « Prière répéter Paris envoi secours pour notre malade qui ne va pas bien. » Et

le lendemain 24 octobre, au moment où les Allemands travaillaient fiévreusement à établir leur jonction avec les Bulgares, le ministre télégraphiait : « Notre malade température 40°, dites, je vous prie Des Graz (c'était le ministre d'Angleterre) hâter médicaments anglais. » Il adressait dans la soirée un nouvel appel : « État toujours même gravité ; malade réclame secours Paris Londres. Non arrivée question chaque heure. »

Le 25, il n'envoyait que ces seuls mots : « Espérons et attendons. » M. Pachitch allait en effet exposer lui-même aux quatre représentants alliés les dangers de la situation. Il s'était rendu le 26 octobre à Vrntzé pour y assister aux obsèques du compagnon de toute sa vie, du ministre des Finances Lazare Patchou. Vrntzé n'étant qu'à peu d'heures de Kraliévo, il avait pu venir s'entretenir quelques instants avec les ministres d'Angleterre, de France, d'Italie et de Russie : « Tout, leur déclara-t-il, dépendait de l'arrivée des Alliés ; s'ils parvenaient à dégager Uskub à temps, la situation serait trans-

formée. Mais s'il fallait renoncer à l'espoir de voir Uskub dégagé et les communications rétablies, il ne resterait au Gouvernement d'autre ressource que de se retirer dans les montagnes. Dans deux jours les ministres quitteront Nich et viendront à Kraliévo ; mais pourront-ils y rester ? Ne devront-ils pas aller plus loin et peut-être même demander asile au Monténégro ? » M. Pachitch ajoutait qu'il fallait sans tarder se préoccuper du sort des membres du corps diplomatique établis à Tchatchak, et sous le coup d'une avance rapide des Autrichiens.

Des dispositions furent prises d'urgence à cet effet. Après avoir, conformément aux instructions qui leur étaient envoyées, détruit et brûlé les archives dont ils avaient la garde, ceux des agents des légations alliées qui résidaient à Tchatchak furent, avec le personnel des légations des États neutres, ramenés à Kraliévo d'où ils furent conduits à Mitrowitza où ils pourraient en sécurité attendre les événements. Mais qu'allaient devenir les quatre ministres alliés eux-mêmes ? Leurs

attachés militaires considéraient leur situation comme assez précaire et, de Krouchevatz où ils se trouvaient maintenant avec le quartier général, ils leur conseillaient de ne pas trop prolonger leur séjour à Kraliévo. Mais, quoique l'on pût s'y trouver exposé aux surprises d'un coup de main de l'ennemi, il ne pouvait être question de s'en aller avant que le Gouvernement ne fût arrivé et n'eût fait connaître ses intentions. A la table du mess organisé par le ministre de Russie, on examinait, tout en causant entre collègues, les diverses éventualités qui pouvaient bientôt se présenter et quelques-uns des interlocuteurs n'étaient pas éloignés de croire que, bloqués de toutes parts, ils en seraient réduits à passer l'hiver à Ipek ou au monastère de Detchani.

Le 28, on apprend que le grand quartier général a donné aux armées l'ordre de se retirer lentement, en combattant, vers Kraliévo, Krouchevats, Alexinats, Nich et Leskovats ; c'était la retraite générale sous la poussée de l'ennemi et la menace de l'encer-

clement. Par la vallée de la Morava, hâtivement, on évacue matériel, munitions, vivres, approvisionnements. Les convois se pressent vers Kraliévo. A Kraliévo même, on emballe avec fièvre, et, dans les maisons des petits bourgeois, devenues ministères ou administrations, on recloue avec précipitation les caisses à peine défaites. La tristesse, l'angoisse est sur tous les visages. Où va-t-il falloir aller? Et comment voyagera-t-on dans ces régions qui, il y a quelques années à peine, passaient pour inaccessibles? La rue a pris un aspect lugubre; sous la pluie qui ne cesse de tomber, la cohue est morne, silencieuse; la boue rend difficile la circulation, devenue de plus en plus intense. Partout règne la confusion. Les légations ne parviennent plus à trouver pour leurs nationaux le gîte ou le pain indispensables; l'une cherche à loger cent infirmières, nurses, doctresses qui viennent inopinément lui demander protection; une autre ne sait où diriger le matériel et le personnel de trois hôpitaux, qui, à la fois, se sont repliés vers

Kraliévo ; une autre voit arriver un lamentable cortège de femmes et d'enfants ; ce sont les familles des mineurs de Bor ; à l'approche des Bulgares, elles se sont mises à marcher sur la route ; elles veulent rejoindre les pères, les maris mobilisés en France. Pauvres femmes qui, abandonnant leur tranquille maison de Bor, se sont lancées à l'aventure dans l'exode général. Elles sont venues jusqu'ici en chemin de fer ; comment continueront-elles leur voyage ? Par quelles épreuves passeront-elles avant d'arriver à la mer ?

Il devenait évident que le séjour à Kraliévo ne pourrait plus se prolonger bien longtemps. Dans chaque légation, on se prépare au départ ; chacun fait un choix parmi ses bagages : ici, ce qui sera abandonné ; là, ce qu'on emportera ; bien peu de choses, car on disposera de si peu de place en automobile ou en voiture ! Les conditions dans lesquelles on va voyager offriront si peu de sécurité qu'il paraît prudent de brûler ses papiers. Que d'heures passées ainsi, le 28 octobre, devant

ces foyers où sont jetées pêle-mêle, déchirées, correspondances officielles, lettres privées. Quelle tristesse dans cette cendre qui confond tant de lettres, lettres de courage de sœurs ou de femmes d'amis tombés pour la France, lettres d'espoir et de confiance d'hommes qui, plus heureux que nous, vivent dans leur pays en guerre, partageant les émotions de ceux qui les entourent ! Une page se tord sous la flamme ; les lignes apparaissent comme grandies ; des mots sautent aux yeux : « Que la France est belle ! » C'est un billet de Maurice Barrès. Une seconde s'écoule, et, toute noircie, la page s'en est allée en cendres.

Mais on ne peut tout brûler, et, du pont de la Morava de l'Ouest, les ministres d'Angleterre et de France jettent en plein courant ceux des sceaux et des timbres de leur légation dont ils ne peuvent alourdir leur sacoche officielle.

Cette journée finit dans une impression de désastre. Dans un immense incendie qui rougit le ciel, tandis que des détonations violentes

se font entendre, les dépôts de pétrole et de benzine de l'armée sont anéantis.

Le gouvernement, qui était attendu le 29, n'arriva que tard dans la soirée ; les ministres alliés durent attendre au lendemain matin pour s'entretenir avec M. Pachitch ; ils apprirent de lui qu'on ne pouvait s'attarder davantage à Kraliévo ; le Gouvernement avait décidé de s'établir avec le quartier général à Rachka, en pleine montagne, au cœur de la Serbie historique ; M. Pachitch pensait que l'on pourrait séjourner là quelque temps ; les dernières nouvelles qu'il avait reçues des Alliés lui donnaient, en effet, une lueur d'espoir : les Russes massant des troupes sur la frontière roumaine et annonçant l'intention d'attaquer la Bulgarie ; les Franco-Anglais commençant leur offensive dans la vallée du Vardar. Avec leur optimisme habituel, les Serbes voyaient déjà Uskub dégagée.

III

DE KRALIÉVO A MITROWITZA PAR RACHKA

Le 31 octobre, de bon matin, on partit en automobile pour Rachka. Mais ce petit village de six cents habitants ne pouvait abriter à la fois l'état-major général, pour lequel il ne fallait pas moins de cent vingt chambres, le Gouvernement et les représentants des quatre Puissances alliées ; ces derniers, après une nuit de repos à Rachka, devaient donc continuer le voyage jusqu'à Mitrowitza ; l'ancien ministre à Sofia, M. Tcholak-Antitch, les y accompagnerait pour établir la liaison avec le Gouvernement.

La route en corniche longeait le cours de

l'Ibar ; on était sous le charme de ce paysage pittoresque, mais une automobile plus rapide rappelait à la réalité ; c'est, en effet, l'un des ministres qui se hâtait vers Rachka. Successivement, M. Pachitch et ses collègues nous dépassèrent ainsi. A une montée difficile, un camion en panne arrête longtemps quelques automobiles. On cause en attendant que la réparation soit terminée, et le ministre des Travaux publics, M. Drachkovitch, dit son espoir de voir bientôt Uskub dégagée grâce aux Alliés, et si cet heureux événement ne se réalisait pas, la ferme volonté du Gouvernement de lutter jusqu'aux dernières limites de la résistance, en se retirant par l'Albanie vers Monastir pour donner la main aux Alliés.

A Uchtié, à mi-chemin environ de Rachka, on fait halte, et, dans la méhana déjeunent diplomates, ministres et députés serbes, médecins étrangers ; ils se pressent autour des tables auprès desquelles, passant ici il y a vingt-cinq ans, je n'avais vu que quelques paysans buvant leur slivovitz en chantant.

J'avais, en 1891, couché une nuit dans cette auberge, que connaissent tous ceux qui ont visité l'antique monastère de Studenitzza. Dans le tumulte de ce jour, ma pensée se reporte vers ce paisible voyage ; je revois l'étroit sentier qui, d'Uchtié, nous a, mes amis serbes et moi, menés à travers la forêt au vallon dans lequel se cache le couvent, avec ses murailles, ses cours, sa basilique, chef-d'œuvre de l'art serbo-vénitien, restée intacte à travers les siècles et disant la gloire du saint roi Stéphane, dont la châsse, palladium des Serbes, allait, tragique symbole, suivre l'armée sur le chemin de l'exode.

Mais les soucis de l'heure présente ont bientôt chassé ces souvenirs qu'évoquait, avec moi, le président de la Skouptchina, M. Andra Nikolitch. Les automobiles repartent. Nous dépassons des soldats, en khaki, astiqués comme pour une revue ; quelques-uns ont une baguette à la main, d'autres une petite pipe aux lèvres ; ils vont d'un pas rapide, comme s'ils faisaient du sport ; c'est le détachement que commandait à Belgrade

l'amiral Trowbridge et dans cette région si reculée des montagnes serbes, cet uniforme de marins anglais surprend un instant. Il n'y a d'ailleurs que peu de monde sur le chemin ; nous précédons l'exode qui, de Kraliévo, commencera dans la soirée pour se continuer les jours suivants aussi longtemps que les obus allemands le permettront.

Quand nous arrivons à Rachka, il fait presque nuit. Quelques maisons bordent l'Ibar à l'endroit où à ses eaux se mêlent celles de la petite rivière qui vient de Novi-Bazar : de ce quai, par une montée très raide, une rue conduit à la place qu'entourent les maisons qui forment le village de Rachka et qu'en un instant les automobiles ont envahie. Chaque habitant vient chercher son hôte.

Au réveil, dans la lumière du matin, le petit village séduit ses visiteurs. Accroché à la montagne, il domine les vallées de l'Ibar et de la Rachka, et l'on comprend l'importance qu'a eue dans l'histoire ce nid d'aigle qui commande les routes que de Mitrowitza et de Novi-Bazar l'envahisseur musulman ou

albanais pouvait prendre pour arriver au défilé de l'Ibar, à la porte de la Serbie du Sud-Ouest. Il y a trois ans à peine, le pont de l'Ibar franchi, on était en Turquie ; les victoires balkaniques ont réuni au royaume ces terres habitées par des Serbes, et Rachka, si longtemps poste frontière et douane, n'est plus maintenant qu'une étape sur la route serbe.

Ce n'est pas sans émotion que M. Pachitch et ses collègues s'arrêtent dans ce village. De l'ancien fief de Nemanja, le père du roi Stéfane et du grand saint Sava, ils vont faire pour quelques jours la capitale de la Serbie. La Rascie, berceau des Serbes, est devenue leur refuge ; pourront-ils s'y maintenir jusqu'au jour où l'offensive espérée des Alliés sur Vélès et Uskub aura rétabli la situation ?

Vers huit heures du matin, après avoir franchi le grand pont sur l'Ibar, nous entrons dans les provinces nouvelles de la Serbie. Pendant longtemps les automobiles gravissent des pentes de montagne ; la vue s'étend au loin ; de distance en distance, de

petites tours indiquent l'emplacement des postes de surveillance si longtemps tenus par les Turcs sur cette frontière. A nos pieds, dans la vallée profonde coule l'Ibar dont les eaux claires sont sans cesse accrues des ruisseaux et des torrents qui coupent le chemin en corniche que nous suivons. Commencée dès les premiers jours de l'occupation serbe dans un dessein stratégique, la route qui remplace l'ancienne chaussée turque qui passait par Novi-Bazar est à peine terminée ; n quelques endroits, des orages récents l'ont endommagée ; des escouades de prisonniers autrichiens sont occupés à la réparer.

A partir de Leposavitch, à vingt kilomètres environ après Rachka, les difficultés commencent. Des ponts manquent ; il faut passer à gué ; quelque fois on reste dans l'automobile, mais souvent aussi on le quitte, et tandis qu'à grand'peine il franchit le courant, on passe en équilibre sur la planche étroite ou le tronc d'arbre jeté en travers du torrent.

En approchant de Mitrowitza, des tournants trop raides rendent la route dange-

reuse pour les automobiles et surtout pour les camions ; à deux reprises, l'un de ceux-ci culbute et, jetés pêle-mêle avec leurs bagages sur la pente d'une prairie, les voyageurs risquent de rouler jusque dans l'Ibar. Il n'y a heureusement qu'un blessé ; le domestique du ministre d'Italie a une jambe cassée ; il souffre atrocement, mais ses douleurs, affirme-t-il, seraient moindres, si on plaçait auprès de lui une sacoche en cuir jaune qu'il tenait au moment de l'accident ; on la retrouve et dès qu'il la voit, rassuré, il s'évanouit ; on ne sut que plus tard que ce dévoué serviteur avait ainsi sauvé les chiffres de la légation d'Italie dont il avait la garde.

Que deviendra, surtout si la pluie se met à tomber, cette route si dangereuse, lorsque y passeront les réfugiés, les troupes en retraite, les convois de matériel ? Les automobiles en panne, les voitures enliziées la jalonneront bientôt, et, des tracteurs culbutés, bien des caisses rouleront dans l'Ibar dont les eaux charrieront ainsi la malle d'uniformes d'un ministre de France.

IV

MITROWITZA

Une immense caserne peinte encore comme du temps des Turcs en jaune d'ocre, et la grande bâtisse du konak près de laquelle se dresse un minaret, occupent le sommet de la colline sur laquelle, au centre d'une large plaine que coupent l'Ibar et son affluent la Sitnitza, s'étage Mitrowitza. En face, un rocher isolé porte les ruines du légendaire château du Swetchan qui a vu la fin mystérieuse de Stephane Detschanski, le père de l'empereur Douchan.

Le bazar est vivant, la rue animée ; il semble que la ville ait son aspect normal. Mitrowitza est calme alors que la Serbie

entière est en émoi. Devant les maisons, les enfants courent : petites filles aux larges culottes bouffantes, aux vestes criardes sur la chemise brodée, sur le dos la maigre natte teinte au henné dans laquelle, pour conjurer les mauvais sorts, est passée l'amulette bleue ; gamins aux yeux vifs, les babouches lâches aux pieds, jouent à la palette ou tiennent les ficelles de leurs cerfs-volants. La Serbie est en émoi, mais à Mitrowitza, l'Albanais, les jambes croisées sur son escabeau, égrenant son tesbih, regarde de sa boutique passer les ministres étrangers ; il ne s'en étonne pas ; il regardera avec la même placidité arriver la foule des réfugiés, l'armée, le Gouvernement ; il les verra partir et il restera aussi impassible. C'était écrit !

On voudrait avant la nuit avoir parcouru tous ces pittoresques quartiers de Mitrowitza : ici, le regard s'arrête sur un groupe de maisons aux fenêtres grillagées de moucharabiés anciens, aux toits et aux auvents peints de couleurs vives ; là, un minaret attire : la petite mosquée avec les vieilles maisons qui

l'entourent forme, au milieu de l'un des bras de l'Ibar, comme un îlot mystérieux auquel on accède par un pont de bois branlant en dos d'âne. La journée finit trop tôt, et c'est presque à regret qu'à l'heure de dîner on entre au club des officiers, rendez-vous indiqué par les autorités ; on y retrouve ceux des membres du corps diplomatique dont on s'était séparé à Kraliévo et qui attendaient à Mitrowitza les événements.

Deux jours se passent avant que l'on ne signale sur la route de Rachka l'avance du flot des réfugiés ; c'est alors l'envahissement de Mitrowitza par la Serbie en marche. D'heure en heure, la ville se remplit : dans les rues étroites, les convois s'immobilisent ; interminablement, vers l'ancien konak, devenu préfecture, et vers la caserne où se tiennent en permanence les autorités militaires, monte la foule morne des soldats armés ou désarmés, des recrues, des réfugiés et des étrangers pris dans l'exode général. L'immense caserne est pleine ; les bâtiments publics sont pleins ; on se loge où on peut,

chez l'habitant, musulman ou chrétien, serbe, albanais ou turc. La pluie tombe, glaciale ; pourvu qu'on puisse s'assurer un toit pour la nuit, on est content. Dans les cafés bondés le jour, viennent à partir du coucher du soleil s'abriter ceux qui n'ont pu trouver place autre part, et beaucoup doivent rester aux portes et s'étendre le long des maisons dans leurs manteaux. L'hôtel Bristol, réquisitionné par le ministère des Affaires étrangères pour servir de mess aux diplomates errants, ne peut suffire à contenir les officiers des détachements anglais, français, russes, les membres des missions médicales étrangères, les infirmières qui viennent y réclamer quelques aliments chaque jour plus chichement et plus chèrement vendus.

La lutte pour le pain a commencé, la farine manque. Débordées, les autorités ne parviennent plus à subvenir aux besoins des soldats et des réfugiés. La pénurie de petite monnaie vient aggraver les difficultés de la situation ; le billet de dix francs, monnaie courante du Serbe, ne peut plus s'échanger ;

la pièce de vingt francs, qui vaut trente-six, quarante, quarante-deux dinars, ne tente personne ; celui qui a des pièces blanches ne veut pas s'en dessaisir ; il en a besoin pour ses achats quotidiens, achats qu'il doit d'ailleurs défendre contre l'envie ou l'avidité du passant, car ce n'est pas tout que d'avoir réussi à se procurer quelques œufs, un poulet, du pain ; il faut encore les rapporter chez soi et quiconque porte quelque chose qui se mange est aussitôt entouré, interrogé : « Où cela s'achète-t-il ? Combien cela a-t-il coûté ? » Des gens veulent toucher cette rareté qu'ils envient ; d'autres en suivent l'heureux possesseur comme poussés par un irrésistible instinct.

La rue a faim ; à la vue d'un tas de choux, des soldats s'arrêtent ; longtemps ils restent à le contempler, sans parler. Le marchand albanais a un moment d'inattention ; vite, l'un des soldats happe un chou et se sauve ; machinalement, un autre l'imité ; un troisième a déjà porté à sa bouche le chou qu'il a ramassé à ses pieds dans la fange ; avidement,

il en mange les feuilles noires de boue, gluantes ; il mange et ne pense même pas à se sauver. Mais le marchand a remarqué le geste des soldats ; et, gourmandant de loin les deux premiers, il arrache de la bouche du troisième le chou qu'il rejette sur son tas, et tristement, sans un mot de plainte, sans un mouvement de révolte, le soldat s'éloigne ; depuis plusieurs jours, il n'avait pas mangé : quand mangera-t-il ?

La rue marche. Inlassablement, la foule va, vient, sans but. On se cherche, on s'interroge, prêtant l'oreille à tous les propos, à tous les bruits les plus pessimistes, comme les plus optimistes. L'anxiété se lit sur les visages de ces gens que l'incertitude du lendemain oppresse. Ils sentent qu'ils ne pourront rester longtemps à Mitrowitza ; mais quand devront-ils partir ? Où leur faudra-t-il aller ? au Monténégro par Ipek ou bien à Monastir par Prizrend ?

Les ministres alliés sont observés, guettés. Eux-mêmes, d'ailleurs, se préparent au départ. Dans les boutiques du bazar, on ne voit

que diplomates s'équipant en vue des caravanes prochaines ; l'un achète une selle turque, l'autre de gros souliers fabriqués en Amérique pour les soldats serbes, celui-ci d'épais bas albanais, celui-là un bachlik qu'il apprend à nouer autour de sa tête pour se garantir du froid et de la neige ; tous se munissent de l'ample caoutchouc militaire qu'une coopérative d'officiers évacués d'Uskub sur Mitrowitza leur permet de se procurer.

Déjà le détachement français d'artillerie navale de Belgrade a pris par Ferizovitch la route de Prizrend et de Monastir ; il est suivi par les marins russes et les marins anglais, par le personnel des hôpitaux russes, et par le premier échelon du corps diplomatique.

Traversant Mitrowitza sans s'y arrêter, les femmes des ministres serbes prennent en automobile la même voie.

A Rachka, en effet, la situation était devenue difficile ; l'armée se repliait dans la vallée de l'Ibar, et les Autrichiens avaient commencé sur Ivanca un mouvement tournant menaçant. Certains officiers de l'état-

major étaient prêts à perdre confiance, comme au moment de la retraite de 1914. Dans un conseil tenu le 2 novembre, en présence du Régent, et où figuraient les chefs d'armée, des explications vives avaient été échangées. Les récriminations augmentaient à mesure que la retraite plus rapide entraînait des souffrances plus grandes.

Beaucoup de Serbes se plaignaient des Alliés, et sur les routes, nos aviateurs, nos médecins, entraînés dans la retraite, perdant leurs bagages, marchant dans la boue, dans la neige, entendaient ces plaintes ; des officiers, des fonctionnaires, des bourgeois se laissaient malheureusement aller, dans leur nervosité, à des propos qui dépassaient leur pensée, par suite sans doute de leur ignorance des nuances de la langue française.

Pauvres Serbes ! leurs souffrances doivent faire excuser leur état d'esprit, quand ils ont vu leur désastre commencer. Des semaines encore ils ont souffert, et la France leur a envoyé la farine et le pain de guerre qui les a empêchés de mourir de faim à Scutari ; la

France est parvenue, en évacuant leur armée de l'Albanie, à la sauver de l'esclavage austro-bulgare. Pour les Serbes, le malentendu a cessé.

Mais que de pénibles heures passées ainsi à Mitrowitzza, alors surtout que, de Salonique ou de Paris, aucune indication précise ne permettait de faire comprendre aux Serbes quelle était exactement, à leur égard, l'attitude des Alliés, et de la France en particulier ! On avait bien appris, le 2 novembre, que M. Briand était devenu président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, à la place de M. Viviani, qui, depuis quelques jours, avait succédé à M. Delcassé comme ministre des Affaires étrangères ; mais quelles modifications ces changements de personnes entraîneraient-ils dans la politique extérieure du Gouvernement de la République ? Quelle influence auraient-ils quant à notre intervention dans les Balkans et à la présence de nos troupes à Salonique ? L'ignorance dans laquelle on se trouvait, à cet égard, pesait cruellement...

Mais, d'heure en heure, la situation s'aggravait : Mitrowitza était menacée à la fois par les Autrichiens et par les Albanais qui s'avançaient par la vallée de l'Ibar, par les Autrichiens qui approchaient de Novi-Bazar, par les Bulgares qui attaquaient le défilé de Katchanik et qui, depuis quelques jours, manœuvraient pour le tourner. Il semblait qu'à prolonger son séjour à Mitrowitza on risquait d'être pris par l'ennemi ; on s'étonnait du retard que le Gouvernement mettait à quitter Rachka.

Le 12, au soir, M. Pachitch et ses ministres arrivaient enfin à Mitrowitza où ils étaient rejoints le 14 par le quartier général. Le 15, dans l'après-midi, arrive le Régent. Cette journée finit dans l'incertitude ; on ne sait rien de précis, mais on est inquiet : on sent qu'il se passe quelque chose. Avant comme après le dîner, le ministre adjoint des Affaires étrangères affirme qu'il n'a reçu sur la situation militaire aucune indication nouvelle ; il est toutefois surpris que M. Pachitch ne soit pas encore revenu de la préfec-

ture où il est en conférence avec l'état-major général et le Régent. Chacun rentre chez soi. Vers neuf heures et demie, l'attaché militaire adjoint de la légation entre en coup de vent chez moi « : Il faut partir ! s'écrie-t-il. Les Bulgares ont occupé la position de Ghilan : ils peuvent tourner le défilé de Katchanik ; il n'y a pas de temps à perdre. Dès demain matin, l'état-major général part : nos missions vont cette nuit faire leurs préparatifs, elles partiront au jour pour Prizrend. Une place vous est réservée dans l'automobile du colonel Fournier. » Mais partir sans s'être mis d'accord avec ses collègues, sans savoir ce que fait le Gouvernement, c'est impossible. Dans les rues désertes, obscures, une lanterne à la main, je vais chez le ministre des Affaires étrangères. A sa porte, je trouve mon collègue russe que son attaché militaire a prévenu de la situation. Le ministre s'était retiré dans sa chambre ; nous l'en faisons sortir ; il ne sait rien ; il n'a vu personne, il s'étonne cependant de l'absence persistante de M. Pachitch ; sur notre insistance, il en-

voie à la recherche du président du Conseil et, bientôt, on nous annonce que M. Pachitch a quitté la préfecture et va rentrer. A onze heures et demie, il paraît, pâle, les mains un peu tremblantes d'émotion ; comme si les paroles lui pesaient, en nous serrant la main, il dit simplement : « Ghilan est pris par les Bulgares ; il faut partir ; demain matin, soyez à la gare à huit heures, un train spécial vous emmènera avec nous et le quartier général à Liplian, d'où en automobile nous irons à Prizrend. » Et, d'une voix grave et lente, il répéta encore ces mots : « Il faut partir. »

Aussitôt, nous prévenons nos collègues ; la nuit se passe en préparatifs.

V

DE MITROWITZA A PRIZREND LA PLAINE DE KOSSOVO

La gare est à trois quarts d'heure de Mitrowitza ; la route boueuse est encombrée par les convois de l'évacuation, matériel, blessés, malades ; par le passage des troupes au milieu desquelles nous saluons un groupe d'aviateurs français qui vient de faire de dures et pénibles étapes. A la gare, peu d'ordre : soldats et civils montent au hasard dans les wagons. Sur la seule voie ferrée qui reste à la Serbie, les trains se succèdent, emmenant vers Ferizovitch aussi bien ceux qui vont prendre part à la bataille acharnée qui se livre autour du défilé de Katchanik

que ceux qui se hâtent vers Prizrend pendant que la route est encore libre. Les uns après les autres, les ministres alliés, les membres du Gouvernement arrivent et se retrouvent dans la foule. Tristement, ils se saluent et attendent ; des heures passent ; enfin, les deux wagons de seconde classe qui composeront le train officiel sont prêts ; dans l'un montent, avec le voïvode Putnik, les officiers du grand quartier général ; dans l'autre M. Pachitch, ses collègues, les ministres alliés et quelques fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères. Le train se met lentement en marche. Personne n'est disposé à parler. On regarde, sur les pistes qui longent la voie, passer les automobiles, les camions, les voitures, les chars, et souvent on en voit toute la file arrêtée : un des véhicules s'est enlisé et empêche les autres d'avancer. De loin, on reconnaît l'automobile du prince héritier, celui des attachés militaires. Dans la campagne, partout, des convois, des soldats, des réfugiés.

A Vutchitern, les gens se pressent sur le

quai comme immobilisés à la vue des membres du Gouvernement. A la station de Prichtina, un officier passe rapidement le long du train, réclamant le président du Conseil qui descend, cause un instant avec lui, puis fait demander les ministres ; tous quittent aussitôt le wagon et nous les voyons s'entretenir à voix basse, d'un air grave. Que se passe-t-il ? Ils remontent en wagon, tandis que M. Pachitch avec l'officier se dirige vers un automobile stationné près de la gare et qui bientôt file à travers la campagne vers la ville lointaine. Le roi Pierre qui se trouve à Prichtina, a demandé à voir le président du Conseil ; M. Pachitch se rend à l'appel du souverain, il viendra directement en automobile nous rejoindre à Prizrend.

Le train continue sa marche lente. Nous sommes dans la plaine de Kossovo.

Debout, aux portières, tout le long du couloir du wagon, les ministres regardent : c'est toute l'histoire de la Serbie qui passe devant leurs yeux ; la période héroïque des Nemanja ; la légendaire bataille de 1389 qui

vit la fin de l'empire de Douchan ; sous le joug turc, les longs siècles de servitude qu'adoucit le chant de la guzla célébrant les exploits du tsar Lazar et de ses preux ; puis les Jeunes-Turcs amenant dans ces lieux si longtemps délaissés le sultan Méhemet et convoquant cent mille Albanais pour jurer devant le tombeau du sultan Mourad fidélité au Padischah ; et, c'est enfin, après tant de vicissitudes, la Serbie victorieuse à Koumanovo revenant en triomphatrice dans cette plaine où, aujourd'hui, ses soldats épuisés se raidissent dans un suprême effort.

Debout aux portières, les ministres regardent pensifs ; nous nous tenons auprès d'eux, partageant leur émotion, et, d'un geste triste, ils nous montrent au passage ces sanctuaires du patriotisme serbe, le tombeau du tsar Lazar, et l'église de Grajdanitza.

Poursuivant notre route douloureuse à travers la plaine historique, nous voyons au loin sur les collines serpenter une ligne noire qui s'allonge dans les champs et chemine dans la direction de Liplian. Des troupes en

marche? Non, une foule ; la foule des habitants des villes du Nord de la Serbie réfugiés à Kourchoumlié, à Prokouplié, à Prichtina, qui maintenant fuient ces localités pour gagner Prizrend et Monastir ; misérable exode qui laisse prévoir ce que sera dans quelques jours cette route quand, aux malheureux qui la couvrent déjà, s'ajouteront les réfugiés des régions que nous venons de quitter.

Le train s'arrête à Liplian ; des automobiles nous attendent ; nous y montons sans perdre de temps, afin de pouvoir ce soir encore arriver à Prizrend. Mais si, grâce à la résistance acharnée des Serbes à Katchanik, la route est libre, elle est presque impraticable, tant elle est encombrée : bourgeois des villes, professeurs, fonctionnaires en jaquette et chapeau rond, paysans des campagnes dans leur vêtement national, avec leurs femmes, leurs enfants, vont droit devant eux, la plupart à pied ; quelques-uns dans des chars ; lentement les automobiles frayent un passage à travers ce peuple en marche. Par-

fois pourtant la foule s'ouvre comme d'elle-même. On passe entre deux interminables files de prisonniers autrichiens qui, déguenillés, misérables, nu-pieds, avancent péniblement sous la garde de quelques vieux paysans, soldats du troisième ban.

A Stimlia, où les routes de Ferizovitch et de Liplian se rejoignent, la foule est compacte ; c'est là que cherchent un gîte ceux qui ne peuvent arriver avant la nuit à Prizrend. Nous traversons leurs tristes campements et bientôt de l'un des lacets de la route nous voyons au loin l'immense plaine de Prizrend. La chaîne de montagnes que dominent les cimes neigeuses du Char Dagh forme à l'horizon comme un arc de cercle au milieu duquel, sur quelques collines piquées d'arbres, est posé Prizrend avec sa vieille citadelle et ses maisons en amphithéâtre.

On dirait Brousse au pied de l'Olympe et en approchant de la ville aux ponts de bois sur les multiples bras de la Bistritz aux eaux vives, la ressemblance est plus frappante encore.

VI

PRIZREND

Toutes les boutiques sont fermées, tous les volets sont clos, comme en un jour de panique ; mais le long des maisons les habitants se tiennent rangés, muets ; ils regardent passer les automobiles et après qu'ils ont passé, longtemps encore ils restent immobiles comme frappés de stupeur. A travers cette foule que l'étonnement et la crainte ont figée sur place, par un dédale de rues étroites et pittoresques, nous montons vers la préfecture où nos logements nous sont indiqués par des fonctionnaires en désarroi. Les grandes salles de l'ancien konak albanais sont désertes ; dès le lendemain, la préfecture est envahie ;

la foule en obstrue les escaliers, en remplit les vastes antichambres, se pressant à la porte des ministres réunis en permanence.

Deux, trois journées se passent dans la fièvre pendant que, au Nord, dans un suprême effort, les armées serbes attaquent les Bulgares pour essayer de se dégager et de tendre la main aux Alliés. Parmi les réfugiés beaucoup attendaient avec confiance le résultat de la bataille ; d'autres, plus prudents, continuaient vers Monastir par Lioumkoula et Dibra leur marche que la neige venait rendre plus pénible encore.

Le 19 novembre vers midi, on apprend que tous ceux qui le matin, à la première heure, étaient partis pour Lioumkoula reviennent sur leurs pas. La nouvelle s'en répand aussitôt par la ville : la route a-t-elle été rendue franchissable par des amoncellements de neige ? est-elle coupée par des détachements de soldats ou de comitadjis bulgares mêlés à des bandes albanaises ? Va-t-on voir se fermer l'unique issue vers laquelle tous tendaient depuis tant de jours ? Arrivée au fond de

l'impasse, la foule se sent prise au piège ; comme une bête traquée, elle va, vient, anxieuse ; les visages marqués par la fatigue, les souffrances, la faim, sont terreux ; les hommes ont la teinte jaunâtre de leurs vêtements boueux ; la foule, la rue, les gens, les choses ont la même couleur de débâcle.

Vers la fin de l'après-midi, M. Pachitch fait chercher les ministres alliés ; nous étions en train de terminer nos préparatifs de départ pour Monastir, comptant nous mettre le lendemain en route en caravane sous la protection d'un régiment de cavalerie, que le Gouvernement avait fait venir à Prizrend et que nous voyons entrer en ville au moment où nous nous rendons à l'appel du président du Conseil.

M. Pachitch nous déclare que l'état-major général ne répond plus de la sécurité de notre voyage ; les Bulgares s'avancent de Tetovo ; ils ont dépassé Goztivar : ils pourront arriver avant nous à Dibra et nous couper la route de Monastir. D'accord avec

l'état-major général, le Gouvernement estime que nous devons changer d'itinéraire, remonter vers le Nord et gagner par Diakovo et Ipek le Monténégro pour nous rendre à Scutari, d'où nous pourrions peut-être nous embarquer à Saint-Jean de Medua et aller en Italie attendre les événements. Le ministre des Affaires étrangères adjoint, M. Jovan Jevanovitch, nous accompagnera et maintiendra la liaison entre les représentants des Puissances alliées et le Gouvernement. Quant au Gouvernement lui-même, il restera quelques jours encore à Prizrend ; si l'issue de la bataille qui se poursuit du côté de Ferizovitch et d'Uskub est favorable, le Gouvernement ira à Monastir où nous pourrions le rejoindre par Salonique ; si le sort est contraire aux armes serbes, le Gouvernement avec l'armée, avec le peuple, se lancera dans les montagnes de l'Albanie pour chercher un refuge à Durazzo ou à Scutari. « Mais, demandons-nous à M. Pachitch, pourquoi ne pas nous laisser rester avec vous ? » A cette question, le président hésite un instant, puis il répond :

« Il faut que vous partiez avant nous, car quand nous serons obligés de partir... » S'interrompant, il allonge légèrement la main et l'agite un instant dans un geste qui signifie clairement : « ... quand nous serons obligés de partir, il pourra se passer des événements dont nous ne pouvons prévoir les suites et auxquels les représentants des Puissances ne doivent pas être mêlés. » Il reprend alors : « Il faut que vous partiez avant nous et nous vous conseillons de vous mettre en route dès demain matin ; les Autrichiens avancent vers Andriéwitza, vous n'avez guère que cinq ou six jours devant vous... »

Nous faisons donc nos adieux à M. Pachitch et rentrons pour modifier nos préparatifs de voyage. Chaque légation avait sa caravane prête ; mais il faut maintenant obtenir de nos Albanais qu'ils consentent à changer leur contrat de louage ; on fait prix pour Scutari au lieu de Monastir ; on décide que les chevaux avec les bagages nous attendront à Ipek ; profitant de la route carros-

sable nous irons jusque-là en voiture ; mais, dans le désarroi général, que de difficultés pour trouver une voiture, et une fois qu'on est parvenu à se la procurer, quelles luttes pour la conserver !

VII

DÉPART DE PRIZREND

Le 20 novembre au matin, les quatre ministres alliés quittent Prizrend avec le ministre des Affaires étrangères adjoint qu'accompagnent sa femme et son fils.

Dans la rue, la foule qui va, qui vient, sans qu'une issue s'ouvre devant son angoisse, s'arrête, interdite à la vue de nos voitures. — « Où vont-ils? Où vont les ministres? » crie-t-on de tous côtés. On interpelle nos cochers, on s'adresse directement à nous. — « Où allez-vous? Où faut-il que nous allions? » Pendant trois journées encore les malheureux erreront indécis dans Prizrend, puis la montagne albanaise verra passer l'exode.

En avançant vers Diakovo, nous croisons des réfugiés qui, en grand nombre, se dirigeaient encore vers Prizrend. Leurs regards effarés indiquaient la perplexité dans laquelle les jetait notre rencontre ; ils n'en continuaient pas moins leur route, hésitant à renoncer à l'espoir d'atteindre Monastir, et il fallait pour les convaincre de l'impossibilité d'aller plus loin l'arrivée des caravanes qui nous suivaient. Derrière nous, par groupes, à pied, venaient des nurses anglaises ou américaines, des médecins militaires français en uniforme avec leurs infirmières ; à tour de rôle, hommes, femmes, montaient sur les chars à bœufs qui portaient les maigres bagages du personnel sanitaire, épaves à grand'peine sauvées des hôpitaux rapidement évacués.

Aucun incident ne marqua cette première journée de voyage ; mais, en franchissant le Drin Blanc sur la mince arête en dos d'âne de l'arche à triple étage du Schwanshi Most, on n'en avait pas moins l'impression d'entrer dans l'aventure.

VIII

DIAKOVO LE MONASTÈRE DE DETCHANI

Nous n'arrivâmes que très tard dans la soirée à Diakovo, la farouche cité albanaise où, il y a quelques années à peine, un voyageur européen n'aurait pas osé pénétrer. Des gendarmes monténégrins nous attendaient à l'entrée de la ville ; ils nous guidèrent à travers les fondrières et nous firent longtemps errer dans un dédale de ruelles avant de trouver la maison du prêtre catholique auquel les ministres de France et d'Italie venaient demander l'hospitalité.

Dimanche 21 novembre. — Une chambre au rez-de-chaussée sert de chapelle, le curé

est à l'autel ; de misérables enfants accroupis sur le sol, deux vieillards et quelques femmes dont le costume indique la pauvre condition sont les seules ouailles de Mgr Étienne Krasnik. Nous assistons à la messe pendant que dans la cour on prépare les voitures ; déjà la caravane est partie ; nous partons à notre tour et nous refaisons de jour, à travers le dédale des ruelles, le trajet qui nous a paru si long hier soir, dans l'obscurité. La maison du curé catholique et le petit couvent des Franciscains qui l'avoisine sont placés, comme des parias, à l'une des extrémités de la ville musulmane ; pour sortir sur la route d'Ipek, il faut parvenir à l'autre bout et traverser tout le bazar : les boutiques sont hermétiquement fermées ; un silence de mort règne dans ce quartier qui, en temps ordinaire, doit être rempli d'une animation si pittoresque ; sur la rue principale, d'innombrables ruelles, dont les petites maisons basses forment chaque boutique : ici les marchands de babouches, là les marchands de cuirs, plus loin les bouchers, les vendeurs de viandes séchées, plus loin en-

core les chaudronniers et les fabricants de filigrane d'or ou d'argent. Nous traversons à regret ce désert. A la sortie de la ville, enfin, quelques boutiques sont ouvertes ; ce sont les marchands de pommes, pommes de Diakovo et d'Ipek, d'un éclat incomparable et bien dignes de leur légendaire réputation qui veut que leur chair soit transparente ; les vrais amateurs affirment qu'ils ont mangé des pommes à travers la pulpe desquelles ils voyaient la lumière. Plus appréciées encore que les pommes de Tétovo ou que celles d'Amasia, qui sont si réputées dans tout le Levant, les pommes d'Ipek avaient leur place sur la table des Sultans et, fidèle à la tradition, Abdul-Hamid s'en faisait envoyer par les plus grands beys de la région.

A peine engagés sur la route, nous nous enlizons dans la boue. Les voitures s'alourdissent, les chevaux s'épuisent à les traîner ; il faut, pour les soulager, descendre et marcher dans la boue, boue noirâtre, épaisse, gluante, dans laquelle on enfonce jusqu'aux genoux ; lentement on avance, faisant quel-

ques mètres, s'arrêtant, puis repartant ; mais la boue devient plus profonde ; les voitures s'enfoncent ; aucun effort des chevaux ne peut plus les tirer ; à la tête de leur attelage, les cochers glissent, tombent, découragés, s'enlizant eux-mêmes. Il faut faire appel à une corvée d'Albanais qui, à quelque distance, réparent un des ponts emportés par la récente crue de la Bistritza. Sur l'ordre d'un officier monténégrin, une trentaine de solides gaillards accourent : jambes nerveuses, serrées dans les culottes blanches soutachées de noir, longs bras sortant de l'étroite veste de drap blanc, petites têtes énergiques emmanchées sur un mince cou d'oiseau, la traditionnelle mèche de cheveux émergeant de la toque ; ils entourent les voitures, les uns se saisissent des roues, les autres du timon, d'autres poussent sur la capote, et, criant, hurlant, se démenant comme des diables, ils soulèvent le fardeau comme un fétu de paille, le font glisser sur la boue et, en un clin d'œil, le posent à quelques centaines de mètres de là, sur un sol moins fangeux : deux fois, trois

fois, ce manège recommencera jusqu'à ce qu'enfin les chevaux puissent tant bien que mal tirer la voiture.

On repart, mais sans pouvoir sortir de cette boue obsédante. Un trajet qui, pendant les mois secs de l'été, ne devrait durer que deux ou trois heures, nous a demandé plus d'une demi-journée : ce n'est que vers quatre heures du soir que nous arrivons au village de Detchani, trop tard pour pouvoir ce soir encore parvenir à Ipek ; d'ailleurs, le monastère de Detchan est trop près de nous pour que nous ne soyons pas tentés d'y faire halte.

Nous traversons le village, résidence de beys influents que les revenus des fertiles terres de la Metochie ont enrichis. Leurs koulés sont imposants ; chacune de ces maisons, sorte de château fort, est isolée au milieu d'une immense cour entourée de murailles élevées. Une haute porte en bois plein, ferrée de métal, avec des serrures délicatement ouvragées à la turque, défend l'entrée. Le koulé, simple cube de pierre de taille, haut de deux ou trois étages, n'avait que des

meurtrières jusqu'à ces derniers temps ; les Jeunes-Turcs, puis les Monténégrins, à coups de canon, les ont élargies pour en faire des fenêtres : trous béants qui n'ont pas encore été bouchés et déparent le faite de ces maisons, dont la corniche est si joliment décorée, à la façon mauresque, de motifs noirs, bleus, rouge foncé ou brun, avec parfois un blason et des inscriptions turques. Le village paraît inhabité ; les maisons sont silencieuses ; pourtant une femme se montre à une porte. Une lourde ceinture de cuir, sertie de gros cabochons de pierres de sang, soutient sa jupe de grossier tissu en forme de cloche, laissant voir les jambes prises dans d'épais bas foncés recouverts de guêtres soutachées ; sur la chemise de toile brodée un petit mantelet noir avec des applications de drap rouge ou brun ; un voile noir entoure la tête de mille plis et ramené par-devant forme comme une haute corne ; de cette sorte de hennin pendent des chaînettes de métal ornées de monnaies. Impassible, les yeux fixes, elle regarde la caravane.

Laissant sur notre droite la route boueuse d'Ipek, nous nous engageons dans une prairie ; encaissée entre deux hautes collines boisées, elle se rétrécit peu à peu pour finir en un étroit défilé dont la coupure se dessine dans le lointain ; le monastère de Detchan en cache l'entrée. Malgré ses murailles qui, depuis 1332, ont soutenu tant de sièges, Detchanski Pervenets (Detchan le Premier Couronné) n'est pas très imposant ; de l'extérieur, ses constructions ont l'apparence modeste de bâtiments de ferme ; il fallait en effet éviter d'exciter la convoitise albanaise, et ce n'était qu'après avoir pénétré dans l'immense cour du monastère que l'on pouvait se rendre compte de son importance et de sa richesse.

Au moment où nous entrons, l'archimandrite est avec ses moines, rangés devant la porte de la basilique ; il vient d'en faire les honneurs au ministre de Russie arrivé un peu avant nous, et maintenant, précédant le prince Troubétskoï, il le mène dans le couvent à la salle où les hôtes de distinction

sont reçus. Nous sommes invités à y entrer avec lui.

Il y a une trentaine d'années que la Russie a obtenu du patriarche œcuménique de Constantinople la cession au Saint-Synode de l'antique monastère de Detchan, la présence de moines russes devant en assurer la protection ; grâce à eux en effet, Detchan a pu traverser sans difficultés les nombreuses crises politiques dont cette région de l'Albanie a été le théâtre au cours du dernier quart de siècle. Mais, maintenant, les moines ne sont pas sans appréhension sur l'avenir ; à la suite de la guerre balkanique, Detchan est devenu territoire monténégrin, et le roi Nicolas a décidé que le couvent devait rentrer en possession des terres qu'il possédait autrefois et que, au cours des siècles, les beys des villages voisins ont peu à peu usurpées. Déjà plusieurs domaines ont été repris aux Albains, et l'archimandrite se demande s'il n'aura pas bientôt à ressentir les effets de leur animosité.

Tout en causant et en racontant l'histoire

du sanctuaire si vénéré dans le monde orthodoxe, Mgr Varsanothi nous offre le thé de la bienvenue et l'eau-de-vie de prunes, la slivovitz, réputation du couvent ; successivement les ministres d'Angleterre et d'Italie nous rejoignent ; mais constamment l'archimandrite est dérangé ; il doit s'occuper de ses autres hôtes. La cour s'est en effet remplie de caravanes, de voitures, de chars ; des missions américaines, russes, anglaises, Croix-Rouges de toutes religions, des médecins militaires français avec leurs infirmières, viennent demander au couvent l'hospitalité pour la nuit. Jamais, aux grands jours des fêtes religieuses, Detchan n'a reçu autant de visiteurs ; il n'y a pas assez de lits. Dans les immenses salles destinées aux pèlerins, les moines apportent de la paille, du foin ; on s'y étend après avoir mangé la tchorba puisée au passage dans les gros chaudrons de cuivre.

Pour chacun des ministres, une chambre a été disposée, cellule très propre, dans laquelle un moine servit le dîner.

Peu à peu le silence se fit dans le couvent ;

la cour seule restait animée et bruyante ; dans un fouillis de chars, de chevaux, les gendarmes, les guides albanais, les pauvres réfugiés errants, sont pêle-mêle autour de grands feux dont l'éclat, qui s'ajoute à la lumière de la lune, crée des ombres fantastiques. Malgré la gelée, on ne pouvait se lasser de parcourir ces groupes, d'admirer ce spectacle ; mais rentré dans sa cellule donnant sur la montagne, c'était, contraste impressionnant, le calme le plus profond, le silence complet coupé un instant dans la nuit par le bruit de la crécelle appelant les moines à la prière.

Au jour, l'archimandrite passe dans les dortoirs et partout, docteurs, infirmières, Croix-Rouges, se lèvent de leurs couches de paille et c'est, pendant une heure ou deux, dans la cour, la préparation du départ ; avant de se mettre en route, chacun visite l'église. Nous attendons que la foule soit partie pour y entrer à notre tour.

Les moines y chantaient un *Te Deum* solennel en l'honneur du Tsar dont le repré-

sentant se tenait à la place traditionnelle du protecteur de l'Église orthodoxe. Les trois ministres alliés vont se ranger auprès de lui ; mais la cérémonie est trop longue, il faut partir, non sans avoir déposé son offrande sur la châsse du saint, devant l'iconostase. Derrière nous, un petit Albanais s'avance et dévotement baise la relique ; mais on s'empare de lui, il volait le billet de cent dinars laissé par l'un de nous.

De nouveau, nous passons par le village aux koulés fortifiés de Detchan et nous nous engageons sur la route d'Ipek. Des orages ont tout dernièrement dévasté la plaine de la Métochie ; il ne reste plus un pont sur la Bistritza de Detchan, ni sur ses affluents, ruisseaux ou torrents que nous devons traverser à gué. A un endroit, la rivière est trop large, le courant trop violent ; des gendarmes monténégrins y sont postés à notre intention ; ils soutiennent nos pas sur quelques planches jetées sur les piles du pont que répare une corvée d'Albanais. Arrivés sur l'autre rive, nous attendons que voitures et bêtes de charge

aient pu franchir le courant. Anes et chevaux passent où ils veulent ; on les pousse dans la rivière et ils avancent ; l'eau, rapide, les arrête ; à force de cris, de gestes, on les décide à continuer ; mais l'un d'eux trébuche, tombe, roule dans le courant ; tout le long de la rive, gendarmes monténégrins, guides albanais courent, cherchant un endroit peu profond où ils pourront, si la bête n'est pas encore noyée, essayer de la remettre sur pied ; on la sauve, mais la charge s'est dé faite ; des valises sont perdues. Pendant ce temps, prudemment, une à une, les voitures s'avancent dans le gué ; sur leurs sièges que l'eau atteint, les cochers paraissent peu rassurés ; grâce à quelques pièces de monnaie généreusement distribuées, des Albanais entrent dans la rivière, tirent les chevaux, poussent les voitures. Enfin tout le monde a passé, et on se remet en route.

Les montagnes que nous longeons depuis Detchan sont maintenant couvertes de neige ; devant nous, d'autres sommets neigeux se dressent. Dans l'angle resserré que forment

ces deux chaînes de montagnes, Ipek est comme nichée à quelque distance de la coupure qui laisse place à la gorge de la Bistritza d'Ipek dans laquelle notre caravane devra demain s'aventurer.

IX

IPEK

Toute la ville est sur pied pour nous attendre, et c'est au milieu d'une cohue bariolée d'Albanais, de Turcs, de Monténégrins que nos voitures défilent. Comme à Diakovo la légation de France est logée chez le curé catholique ; nous y retrouvons notre caravane arrivée sans encombre de Prizrend ; elle s'est augmentée du gendarme que les autorités monténégrines ont décidé de donner comme escorte à chacun des ministres alliés. De la cure, dernière maison de la ville, une prairie s'étend jusqu'à l'ancien patriarcat d'Ipek, placé, comme le monastère de Detchan, à l'entrée du défilé.

Célèbre dans l'histoire de la Serbie, le patriarcat d'Ipek a été jusqu'au milieu du XVII^e siècle le refuge des traditions nationales ; les persécutions turques obligèrent alors le patriarche Arsène Tchernojevitch à fuir avec tout son peuple et à accepter l'asile que l'Autriche lui offrait sur les bords du Danube et de la Save. Autour du patriarcat de Karlowitz, héritier du patriarcat d'Ipek, les Serbes purent longtemps se développer, mais le joug de l'Autrichien leur est devenu aussi odieux que celui du Turc et, par un singulier retour de l'histoire, Ipek voit maintenant revenir, fuyant devant les Austro-Allemands, les descendants de ceux que les Turcs ont chassés.

Les saintes reliques du roi Stéphane « le Premier Couronné » conduisent l'exode. Apportées du monastère de Stoudenitza par quelques popes serbes, elles sont depuis deux jours déposées dans l'église patriarcale à côté des châsses où sont conservés les restes des titulaires du siège d'Ipek. L'archevêque d'Ipek à la garde duquel sont confiés ces précieux

souvenirs de l'Église serbe ne cache pas les inquiétudes que la situation lui inspire. Les musulmans et les Albanais ont jusqu'ici respecté l'antique demeure patriarcale, ses églises, ses trésors ; les envahisseurs autrichiens et bulgares auront-ils la même tolérance ? Ne voudront-ils pas faire disparaître ces monuments du serbisme ? Ne chercheront-ils pas à rendre les Albanais complices de leurs crimes ? L'archevêque se rend compte que les Albanais n'attendent qu'un signe pour massacrer Monténégrins et Serbes ; il craint pour sa vie, car il a conscience de n'avoir rien fait pour empêcher les autorités monténégrines de faire trop durement sentir à la population albanaise leur récente domination ; il se prépare à fuir. Abandonnées dans l'église, les reliques du « Premier Couronné » seront emportées par l'armée serbe en retraite et les sentiers neigeux du Tchakor verront les soldats porter à tour de rôle sur leurs épaules la lourde châsse suivie par quelques popes, marchant péniblement, tenant d'une main un cierge allumé, se soutenant de

l'autre sur un long bâton et chantant tristement les prières de l'Église serbe. Avec son armée, avec son peuple, avec son roi, le « Premier Couronné » marchera ainsi sur la route de l'exode où nous l'avons précédé de quelques jours.

LES GORGES DE LA BISTRITZA
LE HAN DE BELALUKA

Dès trois heures du matin, le mardi 23 novembre, notre caravane avait commencé ses préparatifs de départ. A six heures et demie, on se mettait en marche. Dans le jour naissant, on passe derrière les bâtiments de l'ancien patriarcat pour s'engager dans la gorge sauvage et resserrée de la Bistritza d'Ipek. Le sentier monte rapidement, et bientôt on se trouve à pic au-dessus de la rivière. La journée s'annonce radieuse ; le ciel, dont par la coupure de la montagne nous ne pouvons voir qu'une faible tranche,

est bleu comme l'eau qui coule dans le précipice ; par ce soleil d'hiver, les sommets neigeux qui nous entourent sont d'une blancheur éclatante. Taillé dans le rocher, le sentier est assez bon, mais si étroit que l'on s'étonne qu'il ait pu servir au ravitaillement du Monténégro. Comment une armée en retraite pourra-t-elle passer par un pareil chemin? Lentement la caravane avance, précédée, suivie par d'autres que l'on aperçoit aux tournants ; parfois elles se rejoignent ; une charge mal disposée est tombée ; la bête immobilisée s'arrête et force tout le monde à s'arrêter. Parfois aussi il faut se serrer le long de la paroi du rocher pour laisser passer de longues files de chevaux non chargés qui, à une allure rapide, reviennent du Monténégro et vont à Ipek chercher, au dépôt qu'y a installé la marine française, la farine, les munitions, le matériel de guerre, amenés à grand'peine de Salonique par Mitrowitza.

Mais peu à peu le sentier devient moins bon ; on ne peut rester à cheval, et bêtes et gens, prudemment, longent le rocher au-

dessus du précipice. Vers onze heures du matin, on est descendu au niveau de la rivière, et, dans une petite vallée, au milieu du pittoresque désordre des caravanes entremêlées, on fait une courte halte au han (1) de Kouchichté. Le sentier remonte aussitôt, puis descend, remonte, suivant les sinuosités de la Bistritzza, passant d'un contrefort de la montagne à l'autre, tantôt à flanc de coteau, tantôt au sommet. A une heure, on arrive au confluent de la Bistritzza d'Ipek et de deux petites rivières dont la principale, la Biéloukha, sort en tourbillonnant d'une gorge étroite et boisée. Ces trois vallées profondes et couvertes de neige forment en convergeant un cirque au milieu duquel, sur un plateau isolé, un han invite à faire une nouvelle halte.

On met pied à terre ; mais à peine avait-on ouvert une boîte de conserves, que l'on voit du sentier dévaler, en file indienne, la petite

(1) Ce mot, qui vient du turc, signifie un abri, un refuge, une ombre de caravansérail, qui se trouve généralement dans les endroits isolés.

caravane du ministre des Affaires étrangères ; elle passe à une allure rapide ; je la hèle ; de loin, M. Jovanovitch crie : « Nous ne pouvons nous arrêter... Pourquoi?... Je ne sais, mais mon Albanais ne cesse de dire : Marchons, marchons vite ; il faut arriver aussitôt que possible au han de Belaluka. J'ai confiance en Hassan, je lui obéis sans chercher à comprendre. » C'est à peine si ces mots lancés au passage parviennent jusqu'à mon oreille ; en courant, je reviens près des miens et leur déclare que, sans perdre un instant, nous devons suivre la petite caravane. Hassan a évidemment une raison pour être aussi pressé ; nous le saurons plus tard ; pour le moment, il n'y a qu'à faire comme lui et à marcher. Je prévins dans le han mon collègue d'Italie, qui, malgré sa fatigue, se décide à me suivre, et nous nous mettons en route, M. Zarzecki (1), dont le cheval est le plus rapide, prenant les devants.

Le sentier monte en lacets dans la neige ;

(1) Vice-consul détaché à la légation de France.

jusqu'au haut de la colline, nous marchons avec le soleil dont les rayons faiblissant atteignent au-dessus de nous le sommet de la forêt séculaire qui ferme l'horizon. Ils n'ont dû pénétrer qu'un instant dans le fond de la vallée de la Biéloukha, véritable gouffre resserré entre ces deux montagnes boisées. Nous descendons dans l'ombre la pente rapide qui, en peu d'instant, nous amène au bord de la Biéloukha ; l'eau coule avec violence, faisant sur les rochers un bruit de tonnerre ; par un petit pont de bois, nous changeons de rive ; la gorge se resserre encore, laissant à peine la place du sentier qui se faufile à travers les arbres majestueux à pic au-dessus du torrent. La beauté farouche du site saisit ; un sentiment de terreur magique nous étreint ; les bords de l'Achéron ne devaient pas être différents. Il fait nuit, et il est à peine deux heures. Il commence à geler ; ces fonds, que les rayons du soleil avaient un instant réchauffés, vont être bientôt un champ de verglas. Le sentier devient glissant ; Hassan avait bien raison : par ce soleil d'hiver, il

fallait avoir passé le fond du gouffre avant que la glace n'eût pris. Sa petite caravane a pu sans difficultés franchir la zone dangereuse. Quand nous arrivons, le verglas ne faisait que commencer. Nous avions mis pied à terre ; nos chevaux glissent, tombent, se relèvent pour retomber. Un groupe d'officiers nous avait rattrapés, nous leur barrions la route ; ils s'impatientent, veulent nous dépasser ; leurs chevaux tombent à côté des nôtres ; cinq, six, sept chevaux se heurtent sur le sentier en bonds désordonnés ; enfin, les officiers passent ; nos chevaux, à leur tour, se ressaisissent, mais pour glisser de nouveau ; l'énervement prend hommes et bêtes ; sortira-t-on de ce passage infernal ? Le chemin est de plus en plus difficile, plus raide, plus étroit ; deux fois, le cheval qui porte la caisse des chiffres risque de tomber dans le gouffre. Il faut débâter la bête épuisée, et l'un de nous porte la caisse sur son dos. On avance pourtant, en titubant sur la glace ; enfin, la neige n'est plus glacée. On peut marcher sans glisser, et, en nous réjouis-

sant d'être sortis de ce pénible passage, nous pensons avec angoisse aux difficultés que rencontreront ceux de nos compagnons qui s'y risqueront après nous ; à une heure où le verglas sera devenu plus dangereux encore.

Le sentier longe maintenant la Biéloukha ; un instant, la gorge s'élargit, et dans cette sorte de clairière est posée une misérable petite baraque de planches ; deux ou trois Albanais, à la mine patibulaire, se montrent sur la porte ; des voyageurs passeront la nuit dans ce bouge et seront heureux de l'accueil qu'ils y trouveront ; le han de Belaluka est plus loin ; espérons qu'il nous offrira plus de confort. De nouveau, nous traversons la Biéloukha sur un pont branlant ; et nous gravissons dans la forêt un sentier qui paraît n'avoir pas de fin. De loin en loin un Albanais passe, armé jusqu'aux dents : que cherche-t-il sur ce chemin ? Il salue au passage et à notre question : « Le han est-il encore loin ? » nous recevons invariablement la même réponse : « Blizou ! près ! Belaluka est tout près ! » Mais jamais on n'y arrive.

Enfin du coteau où nous sommes, nous voyons sur la colline opposée deux chaumières ; il est cinq heures. Le jour finit ; il était temps d'arriver. Mais il n'y a plus de place, les caravanes nous ont précédés et se sont installées ; hommes et bêtes se sont mis comme ils ont pu à l'abri. Allons-nous être obligés de regretter la baraque de la clairière ? Mais à quelques centaines de mètres plus loin, près d'une source, se dresse une petite maison neuve ; on nous y appelle ; c'est Zarzecki qui, l'ayant découverte, l'a fait déblayer de la terre qui recouvrait encore les planchers ; il a loué pour la nuit, au prix de 0 fr. 50 par voyageur, les deux chambres du premier et seul étage, et il nous fait avec joie les honneurs de notre gîte. Cette pièce, la plus grande, sera pour le ministre des Affaires étrangères, sa femme et son fils ; Italie et France auront l'autre ; quant à la salle du rez-de-chaussée, elle abritera nos gendarmes, nos gens de la caravane, nos bagages et sans doute aussi maint voyageur. Maintenant, dans l'autre pièce, qui a bien trois mètres de

long sur deux de large, on s'installe, on sort les couvertures, on dresse les lits de camp et, pour ceux qui n'en ont pas, on apporte de la paille qui, pour la nuit, rendra plus moelleux le plancher grossier ; la théière bout, les boîtes de conserves sont ouvertes et bientôt le dîner est prêt. Mais les heures passent ; où sont nos compagnons ? Vers huit heures, arrive le ministre de Russie, avec son secrétaire, il reçoit l'hospitalité chez le ministre des Affaires étrangères, et il raconte les difficultés qu'il a rencontrées sur sa route ; un de ses chevaux est tombé dans le gouffre ; sa caravane n'a pu passer qu'à grand'peine. La caravane anglaise, qui arrive un peu plus tard, a plus souffert encore. Mais qu'est devenu le ministre d'Angleterre ? Son secrétaire s'inquiète ; sir Charles s'est-il perdu ? Comment aller à sa recherche ? L'obscurité est complète ; il n'y a pas de guides ; les gendarmes auxquels on nous a confiés font pour la première fois le voyage ; ils ne veulent pas se risquer la nuit dans cette forêt si impressionnante. Si seulement on avait quelques

torches pour faire des signaux? Quelqu'un suggère que sir Charles sera peut-être resté dans la baraque de la clairière : cette hypothèse ne rassure qu'à demi ; il est dix heures ; Keeling veut absolument aller au secours de son chef ; il s'est habillé, armé ; mais on entend des appels autour de la maison. C'est le ministre d'Angleterre qui arrive. Avec quelle joie on le voit paraître. On l'entoure affectueusement, l'un lui tend du thé, un autre un bol de bouillon, un autre lui verse un peu d'eau-de-vie ; épuisé, à bout de forces et en proie à une réelle émotion, il prend tout ; vite, il se remet et ranimé, réchauffé, il avoue qu'il s'est cru perdu. Retardé par le verglas, resté seul, ne trouvant plus la piste dans la neige, il avait passé de tristes heures dans la forêt jusqu'au moment où la Providence l'avait fait rencontrer par un Albanais, qui l'avait ramené jusqu'à nous.

Mais il est tard ; les ministres de Russie et d'Angleterre s'allongent avec leurs secrétaires sur la paille, à côté du ministre des Affaires étrangères, de sa femme et de son

fil ; tandis que dans la pièce voisine, les ministres d'Italie et de France et leurs cinq compagnons, secrétaire, consuls, drogman, domestique, pêle-mêle, s'étendent côte à côte.

XI

LE TCHAKOR

Le réveil fut facile ; à quatre heures du matin, tout le monde était debout. Dans la nuit glaciale, on assiste aux préparatifs du départ ; la mise en marche d'une caravane demande en effet à être surveillée ; chaque charge doit être vérifiée avec soin, si l'on veut diminuer les chances d'accident en cours de route ; mais l'obscurité ralentit l'opération ; une heure, deux heures se passent au milieu des allées et venues, des cris, des disputes de nos Albanais ; enfin, chevaux de selle et bêtes de charge sont prêts ; l'une après l'autre à partir de six heures, les caravanes se mettent en route. La neige est glacée, les chevaux glissent, nous marchons à côté d'eux,

et, le jour paraissant, nous voyons peu à peu se dresser devant nous l'immense barrière du Tchakor qu'il va nous falloir franchir.

Quatre heures durant, nous suivons dans la neige des traces de pas indicatrices de la piste qui serpente le long de la montagne ; l'ascension est rapide ; bientôt nous dominons plusieurs des contreforts de la chaîne du Rojai ; pour trouver le col qui nous ouvrira l'accès de la vallée du Lim, nous devons atteindre le sommet du Tchakor. La vue y est merveilleuse ; le soleil illumine toutes ces cimes neigeuses et fait miroiter de mille reflets d'argent les minces filets bleus qui, de toutes parts, coulent dans les vallées profondes. De ces eaux, les unes vont tomber dans la mer Adriatique, les autres iront, par des affluents du Danube, se perdre dans la Mer Noire. Longtemps, nous nous oublions à contempler l'admirable panorama qui se développe devant nous. Dans la neige épaisse, puis à travers de grands bois de sapins, la descente est fatigante ; les lacets se succèdent sans que l'on ait l'impression de se rapprocher

du village de Vélika dont, à nos pieds, les maisons s'espacent sur une riante colline aux bords du Lim. Il semble que jamais on n'aura fini de descendre de ces hauteurs du Tchakor ; enfin, après trois heures d'une marche épuisante, le han de Vélika est atteint. Les caravanes viennent se ranger sur une petite prairie que le soleil a séchée. Quelques couvertures sont jetées sur l'herbe ; des boîtes de conserves sont ouvertes, et, après cette dure étape, on jouit d'un repos bien gagné.

Nous arrêterons-nous à Vélika, où les autorités monténégrines mettent pour la nuit quelques chaumières à notre disposition ? Continuerons-nous notre route pour arriver dans la soirée encore à Andriéwitsza et y trouver un gîte plus confortable ? On s'informe ; les renseignements obtenus concordent ; le chemin est excellent ; en quatre heures au plus, on sera à Andriéwitsza. On se décide donc à refuser l'hospitalité des autorités de Vélika, et, oubliant les sept heures de marche faites depuis le départ de Biéloukha, on remonte à cheval.

XII

D'ANDRIÉWITZA A PODGORITZA

Par ses villages nombreux, ses collines boisées, la fertile vallée du Lim nous charme, après les régions sauvages et désertes que nous venons de traverser. Rien, autour de nous, ne nous donne l'impression de la guerre, et pourtant l'ennemi est menaçant, car, dans le lointain, le canon se fait entendre. Mais la route s'allonge, le jour tombe ; il y a quatre heures déjà que nous sommes à cheval, et Andriéwitza ne se montre pas encore. Le Lim, dont nous suivons le cours, s'engouffre dans une gorge resserrée entre deux montagnes boisées. La nuit nous surprend en pleine forêt. Notre caravane n'avance plus

qu'à grand'peine. Le sentier raviné, coupé par de récentes pluies torrentielles, est devenu périlleux ; dans le précipice, le Lim multiplie ses sinuosités, et après que nous avons enfin, pour la première fois, aperçu dans la nuit les lumières d'Andriéwitzza, il nous faut encore faire d'interminables détours pour atteindre le pont qui nous permettra d'entrer dans la ville.

A huit heures du soir, après cette journée de treize heures de marche, dont sept à pied et six à cheval, nous arrivons à la modeste, mais très propre auberge, où les autorités monténégrines ont fait préparer nos chambres. Nous avons la surprise d'y trouver de réconfortantes provisions, que les ministres alliés de Cettigné ont eu l'amicale pensée d'envoyer avec leurs souhaits de bienvenue à leurs collègues de Serbie, diplomates errants.

Pour nos bêtes, pour nos gens comme pour nous-mêmes, une journée de repos était nécessaire. Nous hésitons d'autant moins à la prendre que nous croyons être au bout de nos aventures. Les Autrichiens, dont, à

Prizrend, on nous avait fait craindre l'avance, ne menaçaient pas encore de nous couper la route ; il n'y avait donc aucune utilité à hâter notre départ. Nous savions d'ailleurs qu'une bonne chaussée reliait Andriéwitza à Podgoritza, et nous comptions pouvoir faire rapidement ce trajet en automobile. Mais cette journée de repos fut singulièrement troublée par les informations que vint nous apporter le gouverneur d'Andriéwitza : des inondations avaient, en plusieurs endroits, gravement endommagé la route que nous avions à suivre : tous les ponts avaient été emportés, les automobiles ne pouvaient plus circuler ; nous devions donc continuer notre voyage à cheval, et le gouverneur nous engageait à partir d'urgence. Il avait neigé la nuit précédente sur les hauteurs ; si une nouvelle chute de neige se produisait avant que nous eussions franchi le col du Trehvniak, nous risquions d'être bloqués. Sur son conseil, le prince Alexis Karageorgevitch, arrivé quelques heures avant nous, était parti précipitamment avec plusieurs groupes de réfugiés

serbes ; il regrettait que l'état de fatigue de nos chevaux ne nous permît pas d'en faire autant.

Le lendemain, au réveil, un silence étrange pèse sur la petite ville ; aucun bruit ne s'entend. La neige étouffe tous les sons ; depuis plusieurs heures, elle tombe à gros flocons, et déjà elle recouvre le sol d'une couche si profonde que l'on a peine à marcher. Silencieusement, dans l'obscurité, la caravane s'organise ; chacun se demande avec inquiétude ce que sera l'étape si la neige continue ainsi. Le Trehvniak, dont il va falloir faire l'ascension, à 1.800 mètres, quelques mètres de moins que le Tchakor, sera-t-il accessible ? On part, tout blanc déjà, et lentement on gagne la route qui, en serpentant, conduira au col. Les lacets, bien dessinés, sont encore visibles ; mais bientôt, la neige, qui devient plus épaisse, les cache et recouvre les traces des caravanes qui nous précèdent. On cherche en hésitant le chemin ; les bêtes se fatiguent, tombent, et, difficilement, se remettent sur pieds. Bien des chevaux tomberont qui ne

pourront plus se relever, et leurs cadavres, mêlés à des cadavres de soldats et de réfugiés, jalonneront cette étape de l'exode.

Enfin nous atteignons, au sommet de la montagne, le col, étroit défilé entre deux monticules boisés. Le vent n'a amoncelé la neige que d'un côté du col; nous pouvons donc passer. Mais, à peine sommes-nous sur l'autre versant que la neige, tourbillonnant autour de nous, nous aveugle. Le froid nous glace; pendant cet instant de réelle souffrance, nous trouvons près d'un arbre, dont il mange l'écorce, un cheval noir abandonné. Cette vision émeut chacun de nous; on ne peut s'empêcher de demander ce qu'est devenu le voyageur dont la monture est ainsi perdue en pleine forêt, sous cette rafale de neige. Nous étions littéralement transis quand, par bonheur, un han se trouva sur le chemin. De toutes parts, le vent soufflait par les planches disjointes de l'unique et misérable pièce où nous nous serrions, mais le samovar bouillait et un verre de thé bien chaud nous rendit les forces nécessaires pour atteindre, après plu-

sieurs heures de marche à travers la forêt, le han de Drendar. Deux heures plus tard, nous étions au grand han de Tsarévitch, notre gîte pour la nuit, gîte pittoresque, où les uns sur des lits de camp, les autres sur le plancher couvert de paille, les trois ministres d'Angleterre, d'Italie et de France s'étendaient avec leur personnel, tandis que s'abritaient dans d'autres hans voisins le ministre de Russie et le ministre des Affaires étrangères.

Il restait à nos caravanes deux étapes pour arriver à Podgoritza. En montant dans des carrioles attelées des petits chevaux russes que le Tsar avait depuis plusieurs mois envoyés au Monténégro pour servir au transport des vivres et des munitions, les quatre ministres alliés purent faire en quelques heures le trajet qui séparait le han de Tsarévitch de celui de Garantchichté ; mais que de gués traversés, en manquant vingt fois de verser, que de secousses et de cahots endurés ! Nos carrioles, pourtant, nous déposaient sains et saufs vers une heure de l'après-midi à Garantchichté-han, où nous attendaient

des automobiles mis par le roi Nicolas à notre disposition. A dix heures du soir, nous arrivions à Podgoritzza.

Depuis huit jours, nous étions sans nouvelles du reste du monde ; nous avions marché en ne songeant qu'à l'heure présente, ne sachant jamais où nous coucherions le soir ; la caravane à surveiller, le repas à faire, le gîte à trouver, avaient été notre unique préoccupation. Nous nous efforcions dans ces dures étapes de conserver notre bonne humeur, mais nous n'avions pas le temps de réfléchir au développement des événements tragiques dont notre voyage n'était qu'un épisode ; nous marchions, nous échappions à l'ennemi, nous vivions, et c'en était assez. Une fois arrivés à Podgoritzza, nous nous ressaisîmes ; nous eûmes hâte d'avoir des informations sur ce qui avait pu se passer depuis notre départ de Prizrend et de donner de nos nouvelles à ceux qui pensaient à nous sans se douter des difficultés que nous avons traversées.

De Cettigné, nous apprenons que le Gou-

vernement serbe a quitté Prizrend depuis quatre jours et que le Prince héritier, ainsi que M. Pachitch, sont attendus d'un moment à l'autre à Scutari. Tout est donc fini ! Les armées serbes ont lutté en vain ; la retraite générale a été décidée ; le Gouvernement est en fuite. Mais en quel état est l'armée ? Par où se retire-t-elle ? Où est le Roi ? Quels sont les projets du Régent et de son Gouvernement ? Quelle est la situation des troupes alliées à Salonique ? Nous nous posons avec angoisse ces questions ; nous ne connaissons qu'un fait brutal : le désastre de la Serbie.

En attendant les instructions de nos Gouvernements, nous voyons arriver à Podgoritza les premiers groupes de réfugiés : députés et fonctionnaires serbes, médecins français, infirmières, missions sanitaires anglaises et russes, tout ce monde se retrouve dans les rues de la petite ville ; on se félicite d'être sain et sauf, on se raconte ses aventures, et c'est à qui aura le plus souffert en traversant les neiges du Tchakor et du Trehvniak. Mais tous ces réfugiés ne font que passer à Podgo-

ritza ; ils ont hâte d'arriver à Scutari, à la mer.

Après avoir été à Cettigné remercier nos collègues et le roi Nicolas de l'accueil que nous avons trouvé depuis notre arrivée sur le territoire monténégrin, nous nous mettons à notre tour en route pour aller rejoindre le Gouvernement serbe. Tandis que nos caravanes avec nos maigres bagages contournent le lac par Touzi, des automobiles nous conduisent à Plavnitza, d'où un petit bateau à vapeur nous amène à Scutari dans la soirée du 1^{er} décembre.

XIII

SCUTARI D'ALBANIE

Le Gouvernement serbe y était arrivé la veille. M. Pachitch et ses collègues avaient vaillamment supporté les fatigues de leurs longues étapes à travers la montagne albanaise ; venus directement de Prizrend, par Lioumkoula, le pont du Vizir et la vallée du Drin Blanc, ils n'avaient mis que quatre jours pour faire ce dur voyage que le prince Alexandre, attendu le lendemain, parvint à faire, avec sa garde, en deux jours et demi, alors que pour l'accomplir, il ne fallut pas moins de onze journées aux officiers du grand quartier général : il est vrai que ces derniers escortaient la chaise à porteurs du

vieux voïvode Poutnik. Mais si les ministres n'étaient pas trop abattus par leurs épreuves physiques, ils paraissaient en proie aux plus cruelles souffrances morales ; ils parlaient avec émotion des dernières heures qu'ils avaient vécues à Prizrend au milieu de la population en panique, de l'armée en retraite ; ils se rappelaient avec tristesse les manifestations de douleur auxquelles les officiers et les soldats s'étaient livrés quand ils avaient dû abandonner et détruire leurs canons, leurs armes, leurs convois et tout le matériel de guerre que les sentiers de la montagne albanaise se refusaient à laisser passer ; ils se demandaient ce qui resterait d'une armée qui, après avoir combattu sans un seul jour de repos pendant près de deux mois, avait à franchir en plein hiver une région montagneuse et sauvage où elle ne pourrait se ravitailler. Le Prince héritier et ses ministres s'attendaient à voir arriver leurs soldats dans le plus complet dénuement ; ils avaient hâte de les reconforter dans leur détresse.

Mais tout manquait au Gouvernement. Les approvisionnements promis par la France et par l'Angleterre et sur lesquels ils avaient compté se trouvaient amoncelés sur les quais de Brindisi et, pour comble de malheur, ceux qui avaient été récemment débarqués de Saint-Jean-de-Médua étaient détruits par la flotte autrichienne au cours du bombardement du 5 décembre. Il y avait bien à Scutari même quelques ressources, mais les Albanais refusaient de s'en dessaisir, et les autorités monténégrines ne faisaient rien pour en faciliter l'acquisition aux Serbes. En l'absence du ministre de la Guerre, qui se trouvait à Salonique où il s'occupait d'achats et de fournitures, et en attendant l'état-major général, les ministres des Travaux publics, du Commerce et des Finances se constituaient en comité permanent de ravitaillement et, avec un dévouement et un courage auxquels on ne saurait trop rendre hommage, s'efforçaient de prendre quelques dispositions pour recevoir les débris de l'armée.

La retraite s'opérait par trois voies diffé-

rentes ; la jonction avec les troupes alliées de Salonique étant devenue impossible par voie de terre, l'état-major général serbe n'avait pas trouvé à Prizrend d'autre moyen de sauver l'armée que de la diriger vers la côte de l'Adriatique en la faisant passer par la montagne albanaise. Une armée marchait par Elbassan et Tyrana vers Durazzo où elle avait l'assurance de se ravitailler grâce aux envois des Alliés ; deux autres armées avaient Scutari pour but, l'une par la route qu'avaient suivie les ministres alliés, par Ipek, le Tchakor, Andriéwitza et Podgoritza, l'autre par celle qu'avait prise le Gouvernement. Cette dernière route était la plus difficile et la plus dangereuse ; mais elle était la plus courte, car, dès le 3 décembre, nos détachements d'aviateurs et d'automobilistes annonçaient en arrivant à Scutari qu'ils ne précédaient que de quelques heures les premières bandes serbes.

Les ministres attendaient anxieusement ces soldats en retraite. Le Prince héritier, pourtant, n'avait pas perdu courage ; se déclara-

rant prêt à lutter jusqu'à la dernière extrémité pour la cause que les Alliés défendaient avec la Serbie, il conservait l'espoir que les soldats qui le suivaient à Scutari partageraient sa volonté de tout faire pour reconquérir le sol national. En présence d'un si grand désastre, cette fermeté calme et réfléchie méritait l'admiration. On vivait, en effet, en pleine débâcle.

Sous l'impression de la défaite, de la retraite, de la poursuite par l'ennemi, de la traversée de la montagne albanaise, ayant tout perdu, mais ayant sauvé leur vie, officiers, soldats, civils, n'avaient plus qu'une idée, partir, se réfugier dans des pays où ils trouveraient le repos, la sécurité ; et sans même savoir comment ils quitteraient Scutari, ils encombraient les consulats pour faire viser leur passeport pour la Suisse, pour l'Italie, pour la France. Au prix de mille souffrances, ils étaient arrivés à la mer qu'ils s'étaient représentée comme le salut ; ils se figuraient qu'ils allaient pouvoir s'embarquer ; une sorte de folie s'empara d'eux

quand ils se rendirent compte que la mer n'était pas libre ; qu'il n'y avait pas de bateau à Saint-Jean de Médua et qu'il était impossible de prévoir quand il en viendrait. L'obsession du bateau poussait les uns à continuer leur marche jusqu'à Durazzo et même jusqu'à Vallona dans l'espoir d'y trouver une occasion de s'embarquer pour l'Italie, les autres à courir vers Saint-Jean de Médua. Là, malgré tous les conseils qui leur étaient donnés, ils s'installaient sur la plage ou dans les villages environnants, attendant l'apparition du bateau sauveur ; du matin au soir, des milliers de réfugiés se pressaient sur le rivage sans vouloir comprendre que si des contre-torpilleurs alliés réussissaient, en trompant la surveillance des croisières autrichiennes, à convoier un transport de vivres jusqu'à Médua, ce petit bâtiment, en repartant, ne pourrait prendre à son bord que quelques centaines d'entre eux.

Parmi les soldats qui affluaient à Scutari, les premiers arrivés n'avaient pas trop souffert, ayant été assez bien traités par la popula-

tion albanaise qui n'avait pas encore compris l'étendue du désastre de la Serbie. Mais les provisions des villageois s'étant rapidement épuisées, les soldats n'avaient plus rien trouvé sur leur chemin et, en voyant quelques-uns vendre leur fusil pour un morceau de pain, les Albanais s'étaient rendu compte qu'ils n'avaient plus rien à craindre de leurs vainqueurs ; de loin d'abord et par traîtrise, puis ouvertement, soldats et réfugiés avaient été attaqués et aux tourments de la faim et du froid, aux fatigues de la route, était encore venue s'ajouter l'inquiétude des embuscades albanaises.

Epuisés, les soldats entraient à Scutari, isolément, par petits groupes, par bandes compactes, cavaliers et fantassins pêle-mêle ; parfois, un détachement conservait son allure militaire ; mais nombreux étaient les hommes qui n'avaient plus d'armes. Tous paraissaient à bout de forces ; véritables cadavres ambulants, ils avançaient péniblement, maigres, hâves, l'air morne, le teint terreux, l'œil éteint. Leur lamentable défilé continua

pendant des journées entières, sous la pluie, dans la boue. Aucune plainte ne sortait des lèvres de ces hommes qui venaient de tant souffrir ; comme poussés par la fatalité, ils marchaient silencieusement ; parfois, pourtant, on les entendait dire lleba (du pain) ; c'était le seul mot qu'ils eussent la force de prononcer. Depuis plusieurs jours, la plupart n'avaient rien mangé ; et dans les cantonnements où on les rassemblait aux environs de la ville sans un abri suffisant pour se protéger contre la pluie, la neige et le froid, le Gouvernement n'avait à leur donner qu'une maigre ration de pain.

Désespérés, les ministres suppliaient les Alliés de tout faire pour hâter l'expédition et le débarquement à Saint-Jean de Médua des vivres accumulés à Brindisi. De jour en jour, en effet, s'épuisaient les ressources que le Gouvernement avait, malgré la crise monétaire provoquée par la dépréciation du perper monténégrin et du dinar serbe, réussi à se procurer sur place. D'autre part, le fourrage faisant défaut, les chevaux mouraient pa

centaines ; leurs cadavres jonchaient les rues, encombraient les abords des camps. Déjà quelques cas de maladies graves étaient signalés, et, dans les conditions sanitaires défavorables où se trouvait l'armée, on pouvait craindre que les épidémies les plus redoutables ne se propageassent.

La situation devenait critique. Le 15 décembre, la ration du soldat était réduite ; le 16, elle subissait une nouvelle diminution ; le 17, au matin, l'Intendance ne pouvait plus donner qu'un tiers de la ration habituelle et, pour le lendemain, il ne lui restait pour ainsi dire plus rien à distribuer.

L'angoisse de la famine étreignait le Gouvernement.

Quarante-six cadavres de soldats morts de faim avaient été relevés dans la nuit du 16 au 17. M. Pachitch ne pouvait dissimuler aux ministres alliés la gravité de la situation. L'armée avait tout supporté jusqu'ici ; à quelles extrémités ne se laisserait-elle pas entraîner, si elle se croyait condamnée à mourir de faim ? Ne serait-elle pas

alors en droit de reprocher au Gouvernement de l'avoir amenée à Scutari sans avoir rien préparé pour la recevoir? Conscients de leur responsabilité, M. Pachitch et ses collègues croyaient aux pires éventualités.

Réunis en permanence dans le bâtiment de la municipalité dont ils avaient, depuis leur arrivée à Scutari, fait le siège du Gouvernement, ils reconnaissaient leur impuissance et, résignés à leur sort, ils attendaient les événements. Une fois de plus, le ministre des Travaux publics, président du Comité de ravitaillement, venait de faire connaître l'état des choses à ses collègues quand, dans le silence impressionnant qui avait suivi cet exposé, le prince Alexandre entra dans la salle du Conseil.

C'était le jour anniversaire de sa fête ; quelque tragiques que fussent les circonstances, les ministres ne pouvaient se dispenser de présenter au Régent leurs félicitations et leurs souhaits. Ils le firent et se turent, opprésés par la détresse de l'armée. Voulant rompre un silence qui devenait pé-

nible, le Régent leur demanda de reprendre leur délibération. M. Drachkovitch refit alors son douloureux exposé. Le Régent l'écouta, puis tomba dans une sombre rêverie, après avoir un instant regardé ses ministres. Ceux-ci auraient voulu trouver quelques paroles réconfortantes à dire à leur jeune prince ; du regard, mutuellement, ils s'encourageaient à parler, mais ils restaient muets.

Le spectre de la faim planait au-dessus d'eux.

Les minutes passaient ; le silence durait. Enfin, dans un effort, le Prince se leva et, sans qu'un mot fût prononcé, il sortit en saluant ses ministres qui retombèrent dans leurs fauteuils autour de la table du Conseil.

Plongés dans leurs réflexions, ils restent là accablés, mais un télégramme est apporté au président du Conseil ; d'un geste indifférent, il le prend, il le lit et soudain son visage s'éclaire ; l'armée était sauvée ! Un transport venait d'arriver à Saint-Jean de Média ; il apportait de Brindisi du pain de

guerre, de la farine, du fourrage et une somme de deux millions de dinars en petite monnaie qui permettrait d'acheter sur place quelques vivres. C'était le salut, et il venait de la France.

Avec quelle émotion le prince Alexandre témoignait sa reconnaissance envers le Gouvernement de la République, quand, vers la fin de la journée, j'allai lui porter mes félicitations à l'occasion de son anniversaire : « Ah ! monsieur Boppe, s'écria-t-il en me voyant, quel cadeau la France m'a envoyé aujourd'hui pour ma fête ; elle ne pouvait m'en faire un plus beau ni qui me rendît plus heureux !... » Et il dit l'angoisse dans laquelle il avait vécu tous ces derniers jours à la pensée que ses soldats étaient sur le point de mourir de faim... « Si, ce matin, vous aviez vu mes ministres ! quelle figure ils faisaient quand je suis entré dans la salle du Conseil !... » Mais la Providence avait permis qu'au moment où la situation était désespérée, ces vivres de France arrivassent. Heure par heure, le prince se faisait tenir

au courant de leur déchargement ; il avait l'assurance que l'opération serait terminée avant la nuit ; des centaines d'hommes y travaillaient ; rapidement tout était mis hors de la portée des canons de la flotte autrichienne, et des dispositions étaient prises pour que, dès le lendemain, une partie de la cargaison parvînt à Scutari.

Les ministres n'en restaient pas moins inquiets ; car les quelques centaines de tonnes de vivres débarquées de la Città-di-Brindisi n'assuraient que pour cinq ou six jours la subsistance de l'armée : la famine était donc toujours menaçante et il était indispensable que de nouveaux transports arrivassent sans retard à Médua. Mais, de sa base de Cattaro, la flotte austro-hongroise guettait les mouvements des navires alliés et faisait de chaque expédition de vivres vers Saint-Jean de Médua une véritable opération de guerre, car il ne suffisait pas de convoier le transport, il fallait encore assurer sa protection pendant le déchargement. Le coup de main tenté le 17 décembre, sur l'insistance du

Gouvernement de la République, avait réussi ; une nouvelle expédition aurait-elle le même succès ? Les risques étaient, en tout cas, si grands que le Gouvernement serbe ne pouvait pas compter que son armée pût être ravitaillée d'une façon régulière au moyen d'un port d'un accès si dangereux. Et pourtant, chaque jour, affamés, de nouveaux soldats entraient à Scutari. Les attachés militaires, les médecins étrangers détachés à l'armée, s'en étonnaient. Il leur avait semblé qu'une quarantaine de mille hommes seraient à grand'peine sauvés du désastre ; on en comptait 60.000, 70.000, 80.000 et sans cesse l'effectif augmentait, à la satisfaction des ministres serbes qui, connaissant le caractère de leurs compatriotes, nous disaient : « Ils viendront en plus grand nombre que vous ne vous y attendez. Avant d'être soldats, ce sont des paysans ; ils savent les difficultés que rencontre une troupe nombreuse en hiver dans la montagne ; ils vont donc par petits groupes ; ils prennent des chemins différents ; ils mettront du temps pour arriver, mais ils

arriveront. Il en est qui, découragés, s'arrêteront en route et voudront rentrer chez eux, mais quand ils apprendront que le Gouvernement s'est reformé à Scutari, ils viendront... »

Dans ce troupeau humain il n'y avait plus ni ordre, ni discipline. Certains officiers craignaient que la Serbie ne fût irrémédiablement battue ; ils se refusaient à croire qu'elle pût continuer la lutte et considéraient presque leur tâche comme terminée, tandis que des agents à la solde de l'Autriche parcouraient les cantonnements, excitaient les soldats à abandonner un Gouvernement qui les avait conduits à la ruine, et, en vantant les bienfaits de l'administration autrichienne en Serbie, cherchaient à les amener à rentrer dans leurs foyers où leurs familles les attendaient.

Sous l'énergique impulsion du Régent, les ministres, réconfortés d'ailleurs par les encouragements qui leur venaient de la Quadruple Entente, s'efforçaient de reprendre l'armée en main. Un congé était accordé

au vieux voïvode Poutnik ; la réorganisation de l'état-major général était préparée ; mais, pour que des mesures utiles pussent être prises, il fallait la présence du ministre de la Guerre. Le titulaire de ce portefeuille séjournant à Salonique, un successeur dut lui être donné par le Cabinet. Ce fut le colonel Terzitch. Le nouveau ministre de la Guerre jouissait dans l'armée comme parmi le peuple d'une grande autorité ; on l'estimait pour son honnêteté, son esprit de décision et pour les réelles qualités de commandement dont il avait fait preuve à la tête de la division de Choumadia. Le colonel Terzitch avait été personnellement désigné par le Régent au choix de ses ministres et aucune nomination ne pouvait être plus heureuse au moment où arrivait en Albanie le général de Mondesir avec l'importante mission militaire que le Gouvernement de la République avait tenu à mettre à la disposition du Gouvernement serbe pour la réorganisation de son armée.

En raison de l'impossibilité d'assurer d'une façon régulière le ravitaillement par Saint-

Jean de Médua, cette réorganisation ne pouvait se faire dans la région de Scutari. Après d'assez longues hésitations, le Régent, l'état-major général et le Gouvernement reconnurent la nécessité du transport de l'armée sur un terrain plus favorable. Une fois ce parti pris, ils s'en rapportèrent entièrement aux Alliés pour le choix de la région et pour la préparation de toutes les mesures qu'entraînerait l'évacuation, le départ de l'armée devant être accompagné du départ du Gouvernement et de celui des nombreux fonctionnaires et des milliers de réfugiés qui avaient suivi le Gouvernement dans sa retraite. La Serbie remettait ainsi son sort entre les mains des Alliés, elle les suppliait seulement de prendre de rapides décisions.

La situation devenait en effet difficile à Scutari ; les autorités monténégrines s'accommodaient mal de la présence des Serbes à l'égard desquels les Albanais, excités par des agents autrichiens, témoignaient les plus mauvaises dispositions ; les Bulgares d'autre part avançaient sur Elbassan et menaçaient

la vallée du Mati. De Durazzo, Essad pacha avertissait le Gouvernement des risques qu'il courait à Scutari ; il l'engageait à se retirer auprès de lui pendant que les communications étaient encore libres, car il craignait, si les Italiens ne venaient pas promptement à son secours, d'être obligé d'évacuer Durazzo.

Les Alliés se concertaient ; sans que le lieu de la réorganisation fût choisi, le principe de l'évacuation était arrêté, mais les Serbes se préoccupaient des conditions dans lesquelles l'opération se ferait ; ils hésitaient à laisser diriger par la voie de terre sur Durazzo et Vallona leur armée trop fatiguée pour faire à pied un si long voyage ; ils craignaient qu'il ne mourût en route un grand nombre de leurs soldats ; ils se demandaient d'ailleurs si, avant que les dernières troupes n'y fussent parvenues, Durazzo ne serait pas tombée entre les mains des Austro-Bulgares. Aussi le Gouvernement insistait-il de la manière la plus pressante pour que l'évacuation se fît par Saint-Jean de Médua et non par Durazzo et Vallona.

Tandis que les Gouvernements délibéraient, la situation à Scutari s'aggravait. Dans la ville, bombardée chaque jour par des avions autrichiens, l'existence était devenue de plus en plus difficile ; les réfugiés, qui parvenaient à grand'peine à se nourrir, s'inquiétaient de l'attitude des Albanais, de l'avance des Autrichiens et des Bulgares ; ils assiégeaient en foule les ministères serbes, les légations et les consulats, réclamant un moyen pour quitter Scutari et, malgré les détails navrants qui parvenaient de Saint-Jean de Médua sur les souffrances de ceux qui campaient sur le rivage en attendant vainement un bateau, chaque jour augmentait le nombre de ces malheureux. Il régnait une véritable fièvre de départ, dont les étrangers étaient atteints aussi bien que les Serbes ; les dispositions que l'on voyait prendre en prévision de l'évacuation de l'armée et du transfert à l'étranger du Gouvernement contribuaient encore à augmenter l'énervement général. Plus heureux que les Serbes, les étrangers partirent les premiers.

Le 25 décembre, avec tous les Français de Serbie réfugiés à Scutari, le personnel de nos diverses missions militaires pouvait prendre place à bord d'un petit transport, la Città-di-Bari, qui avait apporté des vivres à Saint-Jean de Médua ; les missions sanitaires anglaise et russe avaient réussi à s'embarquer quelques jours auparavant.

Il ne restait plus avec le Gouvernement serbe que les quatre ministres alliés et ceux de leurs collaborateurs qui, depuis le 20 octobre, partageaient avec une inlassable bonne humeur et le plus exemplaire dévouement les vicissitudes de leur vie errante. Ils pouvaient se demander quel allait être leur sort. Des informations sûres représentaient les Autrichiens comme décidés à marcher sur Scutari ; on pensait qu'ils ne trouveraient pas de résistance au Monténégro ; il devenait évident que l'armée risquait d'être encerclée, si elle n'était pas rapidement évacuée. Le Gouvernement ne cessait de mettre les représentants alliés en garde contre cette éventualité. Quoi qu'il arrivât, le prince Alexandre

déclarait qu'il était décidé à rester au milieu de ses soldats ; les ministres ne pouvaient qu'imiter le Régent. Les Serbes combattraient, s'ils y étaient obligés, mais, comme ils n'avaient plus de munitions, et que les armes leur faisaient presque complètement défaut, cette suprême lutte ne pouvait aboutir qu'à un désastre, à une capitulation.

Tout en craignant d'être bientôt réduit à cette extrémité, le Gouvernement continuait à préparer l'évacuation de l'armée, faisant cantonner le plus grand nombre de ses troupes autour d'Alessio pour les mettre plus à portée du ravitaillement.

Mais la décision tant attendue arrivait enfin. Sur l'initiative du Gouvernement de la République, les Alliés avaient décidé que l'armée serait conduite à Bizerte et embarquée à Saint-Jean de Médua en même temps qu'à Durazzo et à Vallona. Un premier départ de quelques centaines d'hommes se faisait à Médua. L'armée serbe allait donc être sauvée, et, cette fois encore, le salut lui venait de la France.

A la nouvelle que l'évacuation était commencée, la joie la plus vive se manifesta parmi les soldats ; ils avaient au début montré une certaine répugnance à l'idée d'être transportés au delà des mers ; maintenant, ils témoignaient leur satisfaction d'aller en Tunisie, d'où ils se voyaient déjà revenus au bout de quelques mois pour reconquérir le sol national. Rassuré sur le sort de l'armée, le Gouvernement pouvait penser à son propre départ. Des dispositions étaient prises pour l'accueillir à Aix en Provence et pour hospitaliser en Corse et dans diverses régions de la France les députés, les fonctionnaires et les réfugiés.

Mais les événements marchaient ; du Monténégro, des nouvelles pessimistes arrivaient ; les Autrichiens s'étaient emparés du mont Lovtchen, ils avaient engagé des pourparlers de paix. Scutari était menacé ; les Serbes se trouvaient en danger ; il n'y avait plus un instant à perdre pour évacuer l'armée. L'opération pourtant se faisait avec une lenteur inquiétante ; le Gouvernement ne savait

même plus si ses troupes étaient conduites à Bizerte ou, comme certaines informations le lui faisaient croire, à Corfou. Les communications télégraphiques étaient en effet interrompues et la difficulté de se tenir en contact avec les Cabinets alliés aggravait encore la situation. Il n'était plus possible de rester plus longtemps à Scutari ; on y attendait d'ailleurs d'un instant à l'autre le roi Nicolas et le corps diplomatique accrédité auprès de lui qui fuyaient devant l'Autrichien ; l'armée serbe et la foule des réfugiés étaient à la merci d'un coup de main de l'ennemi ; il fallait à tout prix précipiter l'évacuation ; dans l'intérêt de la cause serbe, le Gouvernement et le Régent étaient dans la nécessité de se rapprocher des Cabinets alliés.

Le 13 janvier, à onze heures du matin, M. Pachitch nous annonçait qu'en raison de la situation créée par la capitulation du Monténégro, le Gouvernement avait décidé de quitter dès le lendemain matin Scutari et de nous emmener avec lui à Saint-Jean de Médua, où nous serions dans la soirée prêts

à nous embarquer sur le bâtiment qu'il nous priait de demander d'urgence à nos Gouvernements. Où le Gouvernement irait-il ensuite? M. Pachitch l'ignorait ; il ne pouvait en effet indiquer la ville où il transférerait le siège du Gouvernement avant d'avoir appris avec précision dans quelle région les Alliés faisaient la réorganisation de l'armée.

Depuis plusieurs jours le ministre d'Italie avait reçu de son Gouvernement l'autorisation de télégraphier directement au duc des Abruzzes, commandant en chef l'armée navale de l'Adriatique, s'il avait besoin d'un bâtiment de guerre. Le baron Squitti ne doutait donc pas que le bateau demandé par M. Pachitch n'arrivât en temps utile, à condition toutefois que le télégramme qu'il allait envoyer parvînt à sa destination. Le poste de T. S. F. du consulat général d'Italie, qui était le seul moyen dont nous disposions pour télégraphier, n'avait pu fonctionner depuis vingt-quatre heures, les stations de Tarente, de Bari et de Brindisi n'ayant

répondu à aucun de ses appels ; serait-on plus heureux aujourd'hui ? Après deux heures d'essais infructueux, le télégramme fut enfin expédié. M. Pachitch en était aussitôt informé et il ne restait plus qu'à faire ses préparatifs de départ.

Nous étant toujours attendus à quitter Scutari précipitamment, chacun de nous avait des chevaux à sa disposition. Quoique Saint-Jean de Médua ne fût qu'à dix ou onze heures de marche, on s'organisa comme pour un long voyage. Nous partions en effet le lendemain pour Médua et nous avions l'espoir de nous y embarquer le soir même si nous trouvions un bateau ; dans le cas contraire, nous devrions, ainsi que les ministres serbes, retourner à Alessio pour y coucher et y rester jusqu'à ce que l'embarquement fût possible. Si l'avance des Autrichiens nous mettait en danger avant que nous fussions parvenus à nous embarquer, notre seule ressource serait d'aller à cheval jusqu'à Durazzo, et peut-être même jusqu'à Vallona. Il était donc prudent de préparer

nos caravanes en vue de cette éventualité.

Jamais, depuis le début de l'exode, nous ne nous étions trouvées devant un tel inconnu ; nous marchions à l'aventure.

Une fois encore, il nous fallait détruire ce qu'il restait de nos papiers et de nos chiffres.

XIV

DÉPART DE SCUTARI. L'EMBARQUEMENT A SAINT-JEAN DE MÉDUA

Le 14 janvier, dès trois heures du matin, la caravane se préparait sous la surveillance de M. Briot, notre hôte dévoué ; à six heures, tout était prêt ; la caravane du ministre d'Angleterre passait devant notre porte ; nous la suivons. Il faisait encore nuit ; les rues étaient silencieuses, désertes, le bazar endormi. Dans la lumière naissante, nous longeons la forteresse ; nous sommes déjà assez loin dans la campagne quand le jour est complètement levé.

La route est sèche, facile ; elle est très

animée : des groupes, des cavaliers isolés, des piétons en grand nombre se hâtent vers Alesio et Saint-Jean de Médua. Des détachements de cavalerie dirigés sur Durazzo nous dépassent.

La plaine entre la Bojana et le Drin est monotone ; le ciel est gris ; les villages, rares, paraissent abandonnés ; une impression générale de tristesse plane sur la région.

Des vols de corbeaux tachent de noir l'horizon.

Les cadavres de chevaux que, dès la sortie de Scutari nous avons fréquemment trouvés sur notre chemin, semontrent plus nombreux ; par endroits, il y en a cinq, six, dix, étendus les uns à côté des autres. Enlisés dans la boue, maintenant séchée, ils gonflent la route qui en est comme pavée ; de ces bouffissures se dégage une odeur qui effraye nos chevaux ; ils s'arrêtent ; il faut un effort pour les amener à marcher sur ces cadavres.

Le charnier à travers lequel nous cheminons s'accroît sous nos yeux : l'épuisé, le cheval d'un soldat ou d'un réfugié ralentit sa marche et

tombe ; aussitôt l'homme défait la charge, prend sur lui ce qu'il peut porter, abandonne le reste sur le sol ou le jette sur un char, s'il en vient à passer un en ce moment et, sans un regard sur la bête qu'il abandonne, il continue sa marche vers la mer. Un instant le cheval reste couché, puis, comme dans un mouvement de lassitude et de désespoir, il se jette sur le côté et, quand on passe auprès de lui, on le voit la tête étendue sur le sol, l'œil éteint, la bouche haletante. Il meurt et, quelques mètres plus loin, un autre meurt comme lui.

Ceux qui nous ont suivis sur cette route d'épouvante ont vu des hommes mourir. Cette tristesse nous a été épargnée, mais bien des vivants ne valaient guère mieux que des morts parmi les soldats des cantonnements d'Alessio.

Vers une heure de l'après-midi, nous faisons une courte halte à Kakarich dans la chaumière où le colonel Givanovitch a installé l'état-major de sa division. Là, nous apprenons que le Gouvernement a passé il y a peu de temps. Partis à trois heures du matin de Scutari, M. Pachitch et ses collègues

avaient l'intention de s'arrêter à Alessio ; mais, la nouvelle s'étant répandue qu'un bateau était arrivé dans la matinée à Saint-Jean de Médua, ils s'étaient décidés à aller directement jusqu'à la mer, car ils supposaient que le bateau signalé était celui que le Gouvernement et les ministres alliés attendaient pour s'embarquer.

A partir de Kakarich, la route devient mauvaise ; des fondrières ralentissent notre marche, et ce n'est que tard dans l'après-midi que nous apercevons de l'autre côté du Drin la forteresse d'Alessio. A quelques centaines de mètres du pont d'Alessio, nous rencontrons le médecin-major Blanc ; il nous confirme que la Città-di-Bari chargée de pain de guerre et de farine est arrivée dans la matinée à Saint-Jean de Médua et qu'elle doit repartir dans la soirée avec des soldats ; le docteur suppose que les contre-torpilleurs italiens qui escortent ce petit transport sont destinés à embarquer le Gouvernement serbe et le corps diplomatique ; ce dont il est sûr, en tout cas, c'est du départ des 1.200 soldats

dont il vient de passer la visite ; il les a vus quitter Alessio et se mettre en route en chantant ; il pense qu'ils sont maintenant en train de monter sur le bateau qui les conduit vers le salut.

Il n'y avait pas une minute à perdre ; un bateau était à Médua ; il fallait aussitôt que possible arriver à la mer ; la caravane se hâte. La fatigue avait déjà commencé à se faire sentir ; la pensée du bateau sur la rade nous rend des forces ; on presse les chevaux ; mais la route tourne autour de la baie et s'allonge interminable ; bientôt d'ailleurs elle est si encombrée que nous n'avancions plus qu'avec difficulté ; il faut lutter pour se frayer un passage à travers le lent et continu défilé de chars à bœufs, de voitures et de convois de chevaux ou d'ânes portant les milliers de caisses de biscuits et les sacs de farine hâtivement débarqués de la Città-di-Bari et dirigés vers les cantonnements des troupes serbes.

Mais voici qu'aux convois se mêlent des soldats ; ils marchent, ils marchent en file

ininterrompue ; ils ont la tête basse, la mine farouche ; leurs officiers en nous croisant nous regardent d'un air sombre ; que se passe-t-il dans ces cerveaux ? Nous ne devons le savoir qu'en arrivant à Médua : ces malheureux refaisaient dans un morne silence le chemin qu'ils avaient, dans la matinée, fait si gaiement en chantant ; ils avaient vu le bateau sauveur ; déjà ils étaient rangés sur la rive prêts pour l'embarquement, quand un contre-ordre était venu ; ce n'était plus des soldats serbes que devait prendre à son bord la Città-di-Bari, mais M. Pachitch, ses ministres, quelques députés avec leur famille et le corps diplomatique. Quelle ne dut pas être la déception de ces hommes ! et comme on comprend la tristesse qu'avait pour eux l'étape du retour vers ces cantonnements de misère qu'ils avaient cru avoir abandonnés pour toujours !

L'embarquement de l'armée devait commencer dès le lendemain. En moins de cinq semaines, elle devait être tout entière transportée à Corfou, sans un seul accident, grâce

à l'activité de la flotte des Alliés et particulièrement au zèle incomparable de la marine française.

Longtemps nous marchâmes sous le regard de ces soldats, obsédante vision dont le souvenir fait mal.

Mais la nuit était venue ; à l'approche de la mer, nous sentions le vent se lever, bientôt il souffla en tempête ; nous traversions un véritable grain de neige fondue, de pluie glaciale ; sous cette rafale les chevaux hésitaient ; nous avançons avec peine et dans l'obscurité, nous ne pouvions plus suivre nos gendarmes. Il fallait à chaque instant s'interpeller, s'appeler, pour s'assurer que la caravane était au complet.

Subitement dans cette pluie sinistre, des lumières pointent de tous côtés. Assez près de nous sur la gauche, les feux d'un bateau ; de la terre on échangeait avec lui des signaux lumineux ; nous étions donc enfin à Saint-Jean de Médoua dont nous ne distinguons pas encore les quelques maisons. Mais les lumières qui nous entouraient nous indi-

quaient bien que nous nous trouvions sur cette plage funeste ; leur faible éclat provenait de ces foyers autour desquels se seraient, tremblants de fièvre, les réfugiés, vieillards, femmes et enfants, qui depuis des semaines attendaient, sans abri, un bateau chaque jour promis. Nous passons, pleins de pitié, à travers ces groupes, nous guidant sur les fenêtres éclairées qui annoncent les bâtiments de la douane et du commandant du port de Médua. Mais un obstacle se dresse devant nous dans la nuit ; c'est la foule des réfugiés qui se presse aux environs du point d'embarquement, cohue sans nom, hauts fonctionnaires, officiers, députés, s'efforçant de se pousser dans l'espoir d'être l'un des élus qui seront autorisés à prendre, avec le Gouvernement, passage sur la Città-di-Bari.

La caravane réussit à franchir cette muraille humaine, et tandis que le lieutenant Hassan Sirdari met nos bagages à l'abri, nous gagnons la douane.

Une échelle plutôt qu'un escalier conduit au premier étage de cette baraque secouée

par la tempête. Sur un étroit couloir où s'entassent, à l'abri de la pluie, ministres serbes et secrétaires de légation, trois petites portes donnent accès à de misérables pièces.

Dans l'une, qui sert de bureau à la station de radiotélégraphie italienne, le ministre d'Italie s'est réfugié. L'amiral Trowbridge fait les honneurs de l'autre, recevant avec son flegmatique sourire les ministres serbes, les représentants alliés qui successivement arrivent, épuisés, glacés par les misères dont ils ont été les témoins et sans doute aussi un peu inquiets du sort qui les attend. S'embarqueront-ils réellement dans la soirée ou devront-ils passer à Saint-Jean de Médua, et dans quelles conditions, une nuit et peut-être la journée suivante? D'un mot l'amiral rassure son monde : « Le bateau partira ce soir, les ordres de l'amirauté italienne, parvenus dans la journée, par T. S. F. sont formels ; mais il faudra attendre le moment propice, » et tout en donnant des instructions à ses officiers, tout en lisant les télégrammes qu'il ne cesse de recevoir, il reconforte l'un d'un

terre de whisky, l'autre d'une tasse de thé.

Mais la troisième pièce restait fermée. L'amiral m'y fait pénétrer avec mon collègue d'Angleterre, et, spectacle inoubliable de détresse, nous voyons accoudé sur la table de bois blanc, plongé dans ses réflexions, M. Pachitch.

Cet homme, si maître de soi, que les vicissitudes les plus diverses ont toujours trouvé ferme et droit, ne peut dominer l'émotion qui l'étreint. Il va quitter la terre serbe, emmener à l'étranger le Gouvernement, l'armée... Ses souffrances morales donnent à son masque sévère, à sa longue barbe blanche, un aspect tragique. Un instant, nous restons silencieux devant cette douleur ; mais notre entrée a fait sortir le président du Conseil de son rêve ; d'une voix éteinte, il dit ses tristesses, son angoisse devant la gravité du moment, ses appréhensions pour l'avenir : « C'est l'image de la Serbie qui va s'embarquer, » répète-t-il ; mais peu à peu les ministres serbes, abattus, déprimés, désarmés, viennent se grouper autour de M. Pachitch

comme s'ils cherchaient un appui, un réconfort. L'un d'eux, en entrant, tombe frappé par tant d'émotions, on couche le malade sur le petit lit de fer qui servait de siège à quelques-uns de ses collègues ; des soins le raniment bientôt, et l'inquiétude que cet accident avait fait naître disparaît heureusement.

Maintenant la petite pièce est comble, mais aussi pleine de silence.

Nous laissons M. Pachitch et ses ministres à leurs pensées. Il est huit heures. L'amiral, qui s'est retiré dans la petite maison où il s'est établi près de la douane, a l'attention d'inviter le président du Conseil et les quatre ministres alliés à partager son dîner. M. Pachitch remercie ; il n'a pas faim. Mes trois collègues se rendent avec moi à l'invitation ; le vent souffle toujours avec rage ; la pluie glaciale coupe nos visages ; il faut que de vigoureux matelots nous soutiennent pour nous faire escalader dans l'obscurité les quelques rochers sur les quels est accroché la baraque de l'amiral.

Réconfortant dîner ! on oublie un instant les fatigues et les émotions de la journée et, tout

en mangeant, on écoute les récits de l'amiral. Il dit comment la Città-di-Bari et la Città-di-Brindisi sont arrivées, il y a huit jours, avec leur chargement de farine et le pain de guerre pour les Serbes et les Monténégrins, et comment, en entrant, dans le port, la Città-di-Brindisi, ayant touché une mine, a sauté et sombré en quelques minutes. On voit encore ses mâts émerger au-dessus de l'eau dans le port, devenu, depuis les attaques de la flotte autrichienne, un véritable cimetière de navires. La Città-di-Brindisi avait de nombreux passagers : infirmières américaines, volontaires monténégrins arrivant d'Amérique ; beaucoup disparurent avec le bateau, d'autres se jetèrent à l'eau ; parmi ces derniers se trouvait mon voisin de table, aide de camp de l'amiral, qui revenait de Brindisi. Il nagea longtemps, presque nu, et réussit à se maintenir jusqu'au moment où il fut repêché. Avec d'autres naufragés, vivants ou morts, il fut apporté dans la petite pièce qui nous sert maintenant de salle à manger. L'amiral, aidé de quelques hommes de cœur,

frottait, frictionnait ces corps, dont la plupart restaient inanimés. Il fallait de l'alcool. Quelqu'un se souvint qu'une caisse d'eau-de-vie, destinée à quelque ambulance russe, traînait sur la rive. Vite on la cherche, on la défonce, et on frictionne avec plus de succès les malheureux rescapés. Cette eau-de-vie sauva bien des naufragés ; c'est à elle que mon voisin dut la vie. Toute la caisse y passa, moins une bouteille. « Vous la videz en ce moment, » ajouta l'amiral, en remplissant de nouveau nos verres.

Le vent continuait à hurler au dehors ; de temps en temps, un officier entrait ; il rendait compte des dispositions prises pour l'embarquement. Vers dix heures, l'amiral se leva : « C'est le moment, dit-il. Je vais maintenant accompagner à bord le Gouvernement serbe et les ministres alliés ; la vedette a quinze places, voyons... » Et il compte sur ses doigts : « M. Pachitch, six ministres serbes avec deux dames, les quatre ministres d'Angleterre, de France, d'Italie et de Russie, l'officier italien du port et moi ; cela fait le

compte ; allons... » Nous demandons ce que l'on fera de notre personnel, de nos bagages, et surtout de nos chiffres. L'amiral promet que tout sera embarqué.

A tâtons, sur les rochers d'abord, sur la rive, à travers un amoncellement de caisses, de sacs, dans la boue, sous la pluie, nous marchons péniblement. L'obscurité est complète. Nous voici sur un ponton ; nous sautons dans la vedette dont nous remplissons l'étroite cabine.

Ministres serbes, ministres alliés sont là, serrés les uns contre les autres ; on voudrait parler, mais les paroles restent dans la gorge ; le moment est tragique : ce n'est pas le lieu des banalités. Quant à dire ce à quoi l'on pense, personne ne l'ose ; le silence convient en un pareil instant.

La vedette part, emportant le Gouverneur serbe et les ministres alliés. Pendant sept à huit minutes, qui ont semblé des heures, elle navigue, ballottée sur les vagues. Un choc nous fait comprendre qu'elle a accosté la Città-di-Bari.

BRINDISI

...Le lendemain 15 janvier, vers dix heures du matin, la Città-di-Bari était rangée le long du quai de Brindisi. Les ministres serbes, les diplomates alliés se pressent sur le pont du petit bâtiment ; sous la lumière claire de ce ciel méridional, ils apparaissent minables dans leurs vêtements ternis par un trop long usage et qui portent encore la trace de la boue des routes albanaises. Leurs visages sont fatigués, leurs gestes las ; ils ont touché le Havre de grâce, mais ils en semblent plus étonnés que joyeux. A les voir, on dirait des rescapés en proie à l'obsession de leur naufrage : c'est un pays qui vient de sombrer,

Sur le quai, peu de monde, l'arrivée du bateau qui porte le Gouvernement serbe n'ayant été connue que de rares initiés : l'amiral Cutinelli avec quelques officiers de la marine italienne, M^{me} Pachitch aperçue de loin par le président du Conseil; M. Slavko Grouitch, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, qui nous avait quittés à Mitrowitza pour venir en hâte par Salonique préparer à Brindisi des secours pour les réfugiés de Serbie; M. André Radovitch, ministre du roi Nicolas, avide d'avoir des nouvelles du Monténégro, deux ou trois Serbes encore et l'Agent consulaire de France, le dévoué M. Henri Cazalet.

L'autorité sanitaire a terminé ses opérations; aussitôt l'Amiral monte à bord; au nom du Gouvernement royal il salue les ministres errants et met en peu de mots le président du Conseil au courant des dispositions prises pour recevoir le Gouvernement serbe: après les formalités traditionnelles de police et de douane (elles devaient durer quatre heures), les ministres alliés pourront

débarquer ; quant aux ministres serbes, ils seront avec leur personnel et avec ceux de leurs compatriotes qui les accompagnent, transportés sur le croiseur auxiliaire Città-di-Catania, où des logements ont été aménagés et où ils séjourneront dans le port tant que la question du siège du Gouvernement n'aura pas été résolue.

M. Pachitch remercie, mais visiblement sa pensée est ailleurs ; il a l'idée fixe des soldats, des réfugiés qui, à Saint-Jean de Médua comme à Durazzo, attendent leur salut des bateaux que le Régent a chargé ses ministres d'aller demander aux alliés et avec une insistance émue, il supplie l'amiral de faire tout ce qui est en son pouvoir pour évacuer, pendant qu'il en est temps encore, une armée et une population que l'ennemi est sur le point de réduire en captivité.

Mais les ministres alliés ont débarqué avec leur personnel ; trois d'entre eux ayant hâte de se reéquiper des vêtements, du linge et de tous les objets nécessaires à l'existence, qu'ils ont perdus ou abandonnés au cours de

l'exode, se font directement conduire à la gare où ils savent qu'un train est en partance pour Rome (1). Ne voulant pas quitter le Gouvernement serbe sans être fixé sur son sort, le quatrième reste à Brindisi.

Des chambres sont mises à la disposition de la légation de France à l'hôpital de l'Amirauté installé dans l'immeuble de l'hôtel international des wagons-lits, et ce n'est pas sans surprise, que le directeur de l'hôpital, en faisant à ses hôtes les honneurs de sa maison, voit arriver leur maigre bagage : lits de camp, valises et sacs, déformés et salis, dont l'aspect suffisait à témoigner des difficultés du voyage.

Ces diplomates avaient vraiment l'air d'être

(1) Arrivé à Rome le 16 janvier 1915 dans la matinée, avec ses collègues d'Angleterre et de Russie, le ministre d'Italie trouva au ministère des Affaires étrangères l'ordre de retourner dès le lendemain à Brindisi, auprès du Gouvernement serbe. Sir Charles des Graz et le prince Troubetzkoï purent, en attendant les instructions de leurs Gouvernements, passer quatre journées à Rome. Un torpilleur italien les amena de Brindisi à Corfou le 21 janvier.

des émigrants : tout, autour d'eux, leur paraissait nouveau ; dans la rue bruyante et gesticulante, un éclat de voix, un rire, des chants, frappaient leurs oreilles comme un son insolite tant ils étaient accoutumés à un morne silence en vivant à Mitrowitza, à Prizrend, à Scutari, au milieu de foules angoissées, muettes. La remise au point se fit néanmoins rapidement au cours de quelques visites au capitaine de vaisseau de Cacqueray, au général de Mondesir, installé avec la mission de réorganisation de l'armée serbe à l'« hôtel de l'Europe », au colonel Jost de Staël, chef de la mission de ravitaillement de la Serbie et du Monténégro, à l'Amiral Cutinelli dont le pavillon était arboré sur un cuirassé mouillé presque en face de l'hôtel international.

L'amiral ne cache pas les préoccupations que lui a causées le voyage du Gouvernement serbe ; toute la nuit, il s'est tenu par T. S. F. en communication avec les deux croiseurs et les trois contre-torpilleurs qui convoyaient la Città-di-Bari et il n'a

cessé de s'assurer des mesures prises pour protéger la sécurité d'une traversée qu'avait singulièrement gêné l'état de la mer ; il constatait, d'ailleurs, que la tempête qui nous avait assaillis un peu avant d'arriver à Brindisi n'avait fait qu'augmenter au cours de la journée ; elle durerait encore quelque temps ; il pensait que dans ces conditions aucun bâtiment ne pourrait avant un ou deux jours se risquer à partir pour Saint-Jean de Médua et il avait eu le regret d'en informer M. Pachitch.

Tous les passagers de la Città-di-Bari se trouvent maintenant transbordés sur la Città-di-Catania ; ils viennent de faire une toilette qui n'a pu être que sommaire, car aucun d'eux n'a le moindre bagage, l'embarquement à Saint-Jean de Médua ayant été si pénible qu'il n'avait pas été possible de monter à bord les sacs de voyage ou les valises du président du Conseil, des ministres serbes et de leurs secrétaires.

Réunis dans la grande salle à manger du croiseur auxiliaire ils semblent avoir peine à

réaliser leur situation : après les heures tragiques passées la veille à Saint-Jean de Médoua, ils se trouvent comme sortant d'un cauchemar, sur ce luxueux bâtiment de guerre ; où seront-ils le lendemain ? Personne ne s'en doute ; personne n'ose interroger M. Pachitch qui s'est retiré dans sa cabine où il prend un repos que l'on ne veut pas troubler.

Vers six heures, le ministre de France vient confirmer que tout a été préparé à Aix-en-Provence pour recevoir le Gouvernement royal ; les dispositions nécessaires ont été prises par le préfet des Bouches-du-Rhône, d'accord avec le directeur du protocole, pour installer dans quelques vieilles demeures des familles parlementaires de Provence, les ministres serbes et les légations alliées : avec les salons destinés à la présidence du Conseil, on a prévu pour le ministère des Affaires étrangères (ministre adjoint, secrétaire général et six agents), quatre pièces, trois pour le ministère de l'Intérieur qui, avec une dizaine de fonctionnaires, devra assurer le service des réfugiés, sept pour le ministère des Fi-

nances qui aura une vingtaine de fonctionnaires comme le ministère de la Guerre pour lequel dix pièces sont réservées, trois pour le ministère des Travaux publics, trois également pour chacun des ministères de l'Instruction publique et du Commerce et deux pour le ministère de la Justice.

A cette énumération, chacun se voit déjà à Aix, et l'on parle de la vie calme et sérieuse que l'on mènera dans la célèbre cité universitaire si heureusement choisie par le Gouvernement de la République pour être le siège du Gouvernement serbe pendant la période de recueillement qu'il va devoir traverser jusqu'à ce que son armée soit réorganisée.

Parmi les ministres il en est toutefois peu qui croient ce séjour à Aix possible ; si l'armée est évacuée en Tunisie et si Bizerte devient le centre de sa réorganisation, ils trouveraient naturel que le Gouvernement fixât sa résidence dans le midi de la France ; mais si l'armée est conduite et réorganisée à Corfou, ils pensent que leur devoir serait de

l'y accompagner ; pourraient-ils d'ailleurs s'éloigner des côtes d'Albanie avant d'être assurés que les soldats et les réfugiés échapperont à la captivité qui les menace ?

La nuit est venue et sur la Città-di-Catania on n'a eu encore aucune nouvelle d'Europe ; les chiffres du ministère des Affaires étrangères étant restés à Saint-Jean de Médua avec les bagages personnels des ministres, le Gouvernement ne pourra se mettre en communication avec ses représentants auprès des Cabinets alliés que lorsqu'il aura reçu les nouveaux chiffres qui lui sont apportés de Rome par le ministre auprès du Quirinal, M. Ristitch.

Le 16, dès huit heures du matin, M. Pachitch est chez le général de Mondesir.

Le général vient de recevoir l'ordre de repartir d'urgence soit pour Scutari si l'état-major général s'y trouve encore, soit pour Alessio si Scutari est déjà abandonnée, afin de prendre avec les autorités militaires serbes toutes les dispositions qui pourront servir à hâter l'évacuation de l'armée tant par Saint-

Jean de Médoua que par Durazzo et Vallona. Il va dans un instant s'embarquer sur un torpilleur français, qui, malgré la tempête, ira le jeter sur la côte albanaise et rapidement il dit au président du Conseil ce qu'il sait : des instructions précises lui sont parvenues dans la nuit ; c'est décidément à Corfou que les alliés évacueront les troupes serbes et procéderont à leur reconstitution ; quelques éléments de l'armée seront sans doute encore transportés à Bizerte, mais le centre des opérations de la mission de réorganisation sera Corfou ; les alliés l'occupent depuis quelques jours. Dans la nuit du 11 au 12, vers trois heures et demie du matin, quelques croiseurs français y ont amené un bataillon de chasseurs alpins ; le débarquement a été rapidement terminé et dès dix heures les croiseurs ont pu lever l'ancre laissant nos soldats, non seulement dans la ville, mais encore à l'Achilleion où l'intendant du kaiser, dans sa stupéfaction d'être dérangé au lever du jour, avait crié aux alpins qu'il prenait sans doute pour des

touristes matinaux : « C'est trop tôt pour visiter ; on n'entre pas. » Nos marins ont déjà posé les barrages de filets destinés à protéger les opérations des transports qui amèneront les Serbes et dans la journée une partie de la mission de réorganisation, sous la direction du colonel Brousseau, quittera Brindisi pour aller recevoir à Corfou les premières troupes évacuées.

Muni de ces renseignements, le président du Conseil s'empresse d'aller retrouver ses collègues à bord de la Città-di-Catania ; le Gouvernement tient conseil et décide de suivre l'armée là où les alliés la transportent et de fixer par conséquent son siège à Corfou. M. Pachitch en informait aussitôt le ministre de France et le priait de se faire auprès du Gouvernement de la République l'interprète des sentiments de reconnaissance du Gouvernement serbe ⁽¹⁾ pour l'hospitalité

(1) Après avoir reçu cette communication de M. Pachitch, le ministre de France quitta Brindisi ; il arriva le 19 janvier à Paris dont il était absent depuis dix-huit mois. Pendant son congé, la Légation de la République

qui lui avait été si généreusement offerte par la France et dont il regrettait que les circonstances ne lui permissent pas de profiter.

Mais, isolés sur leur bateau, les ministres serbes voyaient avec mélancolie les heures s'écouler. Se sentant impuissants à accélérer le départ des transports dont ils ne cessaient d'implorer l'envoi à leurs soldats et à leurs réfugiés ils avaient hâte de quitter Brindisi.

La journée du 18 leur ménageait une consolation. Le roi Victor-Emmanuel, arrivant à l'improviste à Brindisi, faisait savoir aux ministres serbes qu'il désirait les recevoir.

A quatre heures du soir, M. Pachitch et ses collègues, dans le costume de voyage qu'ils portent depuis Scutari, le seul vêtement qu'ils possèdent, sont amenés par une vedette de la Città-di-Catania devant l'Amirauté ; sur le quai, une compagnie d'infanterie présente les armes ; un peloton de cava-

auprès du Gouvernement serbe fut, du 28 janvier au 18 mars, gérée par M. Boissonnas, ministre plénipotentiaire.

lerie, sabre au clair, se tient prêt à servir d'escorte. A ce cérémonial traditionnel les ministres serbes comprennent qu'aux yeux de l'Europe la Serbie existe toujours et quand, salué par la population, le cortège officiel s'ébranle dans la direction du palais du Roi, les ministres errants ont oublié leur détresse : c'est bien le Gouvernement serbe que va recevoir le roi d'Italie.

La Città-di-Catania quittait Brindisi le lendemain 19 janvier et, à cinq heures du soir, le Gouvernement serbe débarquait à Corfou au moment même où mouillait devant l'île de Vido le premier transport arrivant d'Albanie.

XVI

CORFOU

Quand à Saint-Jean de Médua le 15 janvier à l'aube, la nouvelle s'était répandue que, dans le courant de la nuit, la Città-di-Bari était partie en emmenant le Gouvernement et les ministres alliés, de la foule des réfugiés avait jailli comme une explosion de surprise d'abord, puis de mécontentement et bientôt après d'indignation. Dans les mahones où ils restaient entassés avec l'illusion qu'ils se rapprochaient ainsi du bateau attendu, sous les tentes où ils grelottaient de fièvre, près des feux autour desquels ils se serraient, députés, fonctionnaires, bourgeois, se croyaient abandonnés et criaient leur détresse. Pour calmer l'angoisse générale, l'ami-

ral Trowbridge et M. Svétozar Tomitch, délégué du ministre de l'Intérieur, circulaient de groupe en groupe, annonçant l'arrivée prochaine d'un bateau ; mais sans qu'aucun bateau parût, quatre journées s'écoulaient, quatre mortelles journées pendant lesquelles d'heure en heure grandissaient les colères. Auprès de ces pauvres gens affolés, les bruits les plus tendancieux trouvaient créance : le Gouvernement avait fui en emportant le Trésor ! Chacun pouvait voir dans une mahone sous la garde des directeurs du ministère des Finances, les caisses qui contenaient le Trésor et les Archives, mais chacun répétait que les ministres s'étaient, avant de partir, partagés les millions de l'État. Le Gouvernement avait fui en abandonnant l'armée et la population ! Chacun savait que M. Pachitch et ses collègues avaient été obligés de prendre les devants pour activer, d'accord avec les Gouvernements alliés, les mesures de salut, mais chacun disait que les ministres n'avaient pensé qu'à leur propre sécurité. Aucun raisonnement n'avait de

prise sur l'esprit de ces malheureux ; ils ne comprenaient qu'une chose : les ministres s'étaient embarqués, alors qu'eux restaient et la constatation de ce fait brutal laissait en eux un ressentiment qui devait durer longtemps.

Le nombre des réfugiés augmentait d'ailleurs constamment. Aux Serbes venaient s'ajouter des Monténégrins qui, à leur tour, fuyaient devant l'ennemi. Dans cette agglomération la mort faisait des ravages. L'état-major général avait quitté Scutari et d'Alessio où il s'était installé jusqu'à Saint-Jean de Médua ce n'était qu'un immense charnier : cadavres de chevaux, immondices, au milieu desquels gisaient, agonisants, des soldats épuisés.

Enfin après ces quatre journées d'un enfer dantesque, des bateaux apparaissaient ; l'amiral Trowbridge réussissait à faire embarquer quelques centaines de soldats et d'officiers blessés ou malades, des femmes, des étudiants, des enfants, des fonctionnaires et, avec eux, le Trésor, les Archives, les

bagages des membres du Gouvernement.

L'ennemi menaçait. En hâte, par la route de terre, les soldats valides étaient dirigés vers Durazzo et Vallona et avec eux marchaient de nombreux réfugiés qui avaient perdu l'espoir de trouver un bateau à Saint-Jean de Médua.

Une journée s'écoulait encore sans qu'un bateau parût. Le 19, sous les bombes des avions autrichiens, au son du canon d'heure en heure plus rapproché, tous ceux qui devaient être embarqués à Saint-Jean de Médua pouvaient être évacués. Des chalutiers français, des transports italiens chargeaient pêle-mêle les soldats, les civils, les députés et disparaissant dans la cohue, le métropolitain de Serbie, pendant que des torpilleurs prenaient à leur bord, avec l'amiral Trowbridge et les officiers italiens du port de Médua, l'état-major général serbe, les attachés militaires alliés, les consuls de Scutari, les ministres accrédités auprès du roi de Monténégro et la Cour monténégrine elle-même.

Longtemps le roi Nicolas avait attendu son tour.

Sur la plage, au milieu de la foule grouillante, parmi les ballots de matériel que des marins français s'efforcent jusqu'à la dernière minute d'évacuer, le Roi et le Régent sont assis sur les caisses. De sa baraque, l'amiral Trowbridge leur a fait apporter des chaises, et trois heures durant, ils restent là, causant. Quels propos échangent-ils ? Quelles réflexions font-ils pendant leurs longs silences plus éloquents que des paroles ? Enfin le torpilleur est prêt et le Roi peut s'embarquer...

Maintenant tous les bateaux sont partis ; mais sur la rive albanaise, le Régent est resté.

Une partie de son armée est encore en danger ; il n'abandonne pas ses derniers soldats qui vont par la route de terre vers Durazzo ; leur sort sera le sien.

Il passe, calme, au milieu d'eux ; sa vue adoucit leurs épreuves, leur farouche résignation affermit son courage. Souffrant encore des suites d'une opération qu'il a dû

subir quelques jours avant de quitter Scutari, il se tient difficilement à cheval ; parfois, il se fait porter. Simplement, noblement, il accompagne son armée sur le Calvaire.



Trois mois se sont écoulés, et le jour de Pâques, le Régent saluant à Corfou de la formule traditionnelle : « Christ est ressuscité » son armée reconstituée, pouvait lui lancer ce cri d'espérance : « La Serbie ressuscitera ! » Pleins d'ardeur, les soldats serbes s'embarquaient en chantant sur les transports français qui les ramenaient vers la Victoire.

CORFOU

19 novembre 1916.

jour de la reprise de Monastir.



TABLE DES MATIÈRES

I. — <i>De Nisch à Kraliévo</i>	9
II. — <i>Kraliévo</i>	16
III. — <i>De Kraliévo à Mitrowitza par Rachka</i>	27
IV. — <i>Mitrowitza</i>	34
V. — <i>De Mitrowitza à Prizrend. La plaine de Kossovo</i>	46
VI. — <i>Prizrend</i>	52
VII. — <i>Départ de Prizrend</i>	58
VIII. — <i>Diakovo. Le monastère de Detchani</i> ..	60
IX. — <i>Ipek</i>	72
X. — <i>Les gorges de la Bistritza. Le han de Belaluka</i>	77
XI. — <i>Le Tchakor</i>	88
XII. — <i>D'Andriéwitzza à Podgoritza</i>	91
XIII. — <i>Scutari d'Albanie</i>	100
XIV. — <i>Départ de Scutari. L'embarquement à Saint-Jean de Médua</i>	126
XV. — <i>Brindisi</i>	140
XVI. — <i>Corfou</i>	153

*Imprimé sur caractères spéciaux
des « Éditions Bossard »*

SAINT-AMAND (CHER). IMPRIMERIE BUSSIÈRE

